



« HABEMUS PAPAM ! »

QUE faut-il penser du pape Léon XIV ? Voilà une question capitale qui sans doute habite vos esprits comme elle habite les nôtres depuis le 8 mai, date de l'élévation au souverain pontificat du cardinal Prevost. Le Pape est le Vicaire du Christ qui lui a confié son Église pour la gouverner en son nom et cette qualité presque surhumaine interdit *a priori* à quiconque d'avoir à donner un avis sur le Saint-Père. Il est le Pape et ce devrait être la seule réponse qu'un fidèle catholique soit digne de donner. En temps ordinaire, la personne du Saint-Père n'est pas un sujet de discussion sur lequel chacun est autorisé à donner un avis que le Saint-Esprit de toutes les façons n'écouterait pas.

Mais les temps sont très mauvais.

Or le Pape n'est pas un dieu. Il se peut que dans certaines circonstances il tombe dans l'erreur. Notre Père a joui d'une grâce tout à fait particulière pour comprendre dans toute sa profondeur et son étendue l'erreur formidable commise lors du concile Vatican II, celle de poser en principe une réforme possible et permanente de l'Église. C'est la connaissance et l'intelligence surhumaine de cette erreur qui a interdit à notre Père de s'en faire le complice par son silence. Il se fit un devoir de la désavouer pour prêcher dans sa plénitude la Vérité de la foi catholique, il n'a cessé de parler pour éclairer les âmes en expliquant les erreurs des faux prophètes, fût-ce en la personne du Pape, et sa parole ne fut jamais prise en défaut. Et nous ne voulons pas qu'elle le soit par notre faute.

Le pape Léon XIV est né aux États-Unis en 1955. Il est entré dès l'âge de quatorze ans au petit séminaire de Chicago de l'Ordre de Saint-Augustin et, une fois religieux, il a fait une incroyable carrière qui l'a conduit à exercer des charges de plus en plus importantes jusqu'à être élu provincial, puis supérieur général de son Ordre, pour être ensuite nommé évêque au Pérou et enfin rejoindre Rome en tant que Préfet de la Congrégation des évêques. On peut affirmer sans la moindre hésitation qu'il a reçu toute sa formation intellectuelle et spirituelle d'une Église "réformée", de surcroît au sein d'une société catho-

lique américaine par définition extrêmement libérale... À moins d'un miracle de la grâce, mais que nous ne pouvons présumer, il est impossible que le pape Léon XIV n'ait pas reçu et accepté de son Ordre, de ses supérieurs, de l'Église à laquelle il doit tout, l'ensemble des tares d'une religion "réformée" que notre Père n'a eu de cesse de dénoncer pour conserver la pureté du dogme de la foi.

Malheureusement, les toutes premières interventions officielles du pape Léon XIV, à quelques exceptions près, n'ont fait que confirmer ce premier sentiment.

Le 16 mai 2025, le Saint-Père a prononcé un discours aux membres du corps diplomatique accrédité près le Saint-Siège et dans lequel, à première vue, l'ensemble des religions, et le dialogue interreligieux, sont appelés à jouer un rôle dans des relations internationales apaisées. *« Dans cette optique, je considère que la contribution que les religions et le dialogue interreligieux peuvent apporter pour favoriser des contextes de paix est fondamentale. Cela exige naturellement le plein respect de la liberté religieuse dans chaque pays, car l'expérience religieuse est une dimension fondamentale de la personne humaine, sans laquelle il est difficile, voire impossible, d'accomplir cette purification du cœur nécessaire pour construire des relations de paix. »*

Trois jours plus tard, le 19 mai, Léon XIV réunit l'ensemble des représentants d'autres confessions et religions qui s'étaient déplacés la veille pour assister à sa messe d'inauguration. Il introduit son propos par ce qu'il considère être le point fort du pontificat de François, à savoir la fraternité universelle, tandis que nous avons, nous, la lucidité de le considérer comme l'un des pires, l'un des plus injurieux à Notre-Seigneur : *« Sur ce point, le Saint-Esprit l'a vraiment "poussé", déclare Léon XIV, à faire avancer à grands pas les ouvertures et les initiatives déjà entreprises par les Papes précédents, surtout à partir de saint Jean XXIII. Le Pape de "FRATELLI TUTTI" a promu tant le chemin œcuménique que le dialogue interreligieux, et il l'a fait surtout en cultivant les relations interpersonnelles, de manière à ce que, sans rien enlever aux liens*

ecclésiaux, l'aspect humain de la rencontre soit toujours valorisé. Que Dieu nous aide à tirer profit de son témoignage ! »

Et quelques jours plus tard, lors de l'audience générale du 28 mai, d'ailleurs dans une certaine logique des idées, Léon XIV présente la parabole du bon Samaritain comme une leçon sur la compassion, comme une leçon d'humanité « *avant d'être religieuse* ». Comme l'avait fait François dans son encyclique *Fratelli tutti* pour démembrer la prestigieuse charité fraternelle catholique, en la coupant de son Auteur – Jésus-Christ, son Sacré-Cœur et la Croix – et en la détournant de sa fin – la conversion et le salut des pauvres pécheurs par la Médiation universelle du Cœur Immaculé de Marie – pour en faire une fraternité universelle laïque et maçonnique, au service de laquelle serait cantonnée une Église dont il n'est sérieusement question qu'à la toute extrême fin du document.

Le Saint-Père aurait-il l'intention de faire un document sur la Doctrine sociale de l'Église ? C'est le sens du nom qu'il a choisi. Le 17 mai 2025 devant les membres de la fondation *CENTESIMUS ANNUS PRO PONTIFICE* il a déclaré que « *la Doctrine sociale de l'Église est appelée à fournir des clés de lecture permettant d'établir un dialogue entre la science et la conscience, apportant ainsi une contribution fondamentale à la connaissance, à l'espérance et à la paix* ». Mais sur quels fondements ? « *Sur les principes moraux fondamentaux tels que la dignité de la personne, le bien commun, la solidarité, la liberté de conscience, parmi tant d'autres principes fondamentaux.* »

Et le plus accablant fut sans doute cette déclaration d'adhésion « *au chemin que l'Église universelle suit depuis des décennies dans le sillage du concile Vatican II* » faite le 10 mai 2025 en présence de tout le collège cardinalice. Et Léon XIV de se référer à l'exhortation apostolique *Evangelii gaudium* en général et à la réforme "synodale" de l'Église en particulier, fondée sur des principes que nous pensons être hérétiques.

Tout cela est à première vue bien accablant. Nous n'avons détecté aucun signe d'une nette rupture dans la succession entre François et Léon XIV. Certes, ils ont des tempéraments bien différents, mais force est de constater que le Père Prevost, nommé à la tête du diocèse de Chiclayo, dans le nord du Pérou, en 2014, semble avoir parfaitement correspondu à l'évêque idéal selon le pape François au point pour ce dernier de lui avoir confié la charge redoutable de sélectionner pour l'Église universelle les candidats à l'épiscopat.

En fait, il est prématuré de porter aujourd'hui un vrai jugement sur le pape Léon XIV. Comme notre Père le fit pour Paul VI avec son encyclique *Ecclesiam suam* (6 août 1964) et Jean-Paul II avec

Redemptor hominis (4 mars 1979), il faut attendre un texte majeur inaugural que le Saint-Père produira certainement et dans lequel il donnera toute sa mesure pour exposer ce qu'il veut faire pour le service de l'Église. Alors il sera possible de donner un avis prudent sur sa pensée. En tout cas, c'est très net, il semble avoir déjà beaucoup réfléchi à la question de la doctrine sociale de l'Église. Une société américaine jouissant d'une incroyable et incontestable réussite matérielle dans laquelle le Bon Dieu est totalement absent serait-elle l'objet de ses réflexions ?

Un trait saillant de la spiritualité du pape Léon XIV est son amour de l'Église, son amour de son ordre religieux auquel il est très fidèle. Il semble que cela soit la grâce de sa consécration religieuse scellée par les trois vœux d'obéissance, de chasteté et de pauvreté. Lors d'un entretien publié par l'Ordre de Saint-Augustin en septembre 2023, lorsqu'il fut créé cardinal par François, il expliqua lui-même : « *Quand je pense à saint Augustin, à sa vision et à sa compréhension de ce que signifie appartenir à l'Église, l'une des premières choses qui me vient à l'esprit est ce qu'il dit sur le fait qu'on ne peut pas se dire disciple du Christ sans faire partie de l'Église. Le Christ fait partie de l'Église. Il en est le chef.*

« *Ainsi, ceux qui pensent pouvoir suivre le Christ "à leur manière" sans faire partie du corps, vivent malheureusement une expérience déformée de ce qui est réellement authentique. Les enseignements de saint Augustin touchent tous les aspects de la vie et nous aident à vivre en communion. L'unité et la communion sont des charismes essentiels de la vie de l'Ordre et constituent un élément fondamental pour comprendre ce qu'est l'Église et ce que signifie y appartenir.* » Ces paroles sont pour nous un grand réconfort. Jésus aime l'Église, la Sainte Vierge aime l'Église et Léon XIV aime l'Église, on peut espérer qu'il en connaît bien les frontières.

Or l'Église détient encore aujourd'hui, intact, le dépôt sacré de la foi car toute cette prétendue "tradition" humaine produite par les hommes d'Église depuis le concile Vatican II, aussi incroyable que cela puisse paraître d'affirmer une pareille chose, ne jouit d'aucune garantie d'infailibilité et demeure infailliblement provisoire, faillible et réformable. Ainsi malgré les tares de cette réforme conciliaire qui entravent son esprit, nous avons la ferme espérance que Léon XIV est l'objet des prédilections de Jésus et de la Sainte Vierge qui ne cessent de l'assister de leurs conseils. D'où cette divine et inattendue surprise de son message daté du 28 mai et adressé aux évêques de France pour les engager à solenniser dans un surnaturel élan d'évangélisation le centenaire de la canonisation de saint Jean-Eudes, de saint Jean-Marie Vianney, de sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus : « *Nos*

trois Saints sont assurément des maîtres dont je vous invite à faire sans cesse connaître et apprécier la vie et la doctrine au Peuple de Dieu. Saint Jean Eudes n'est-il pas le premier à avoir célébré le culte liturgique des Cœurs de Jésus et de Marie ? Saint Jean-Marie Vianney n'est-il pas ce curé passionnément donné à son ministère qui affirmait : "Le sacerdoce, c'est l'amour du Cœur de Jésus" ? Et enfin, sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus et de la Sainte Face n'est-elle pas le grand Docteur en scientia amoris dont notre monde a besoin, elle qui "respira" à chaque instant de sa vie le Nom de Jésus, avec spontanéité et fraîcheur, et qui enseigna aux plus petits une voie "toute facile" pour y accéder ? »

Au Pérou, comme dans toute l'Amérique latine, les dévotions populaires, manifestations du *sensus fidei* mais dans l'acception traditionnelle du terme, sont d'une grande importance dans la transmission de la foi, dans la fidélité à l'Église face aux attaques des sectes protestantes qui bien que très entreprenantes ne peuvent offrir, dans leur prosélytisme, le culte des saints et surtout la dévotion à la Sainte Vierge, victorieuse de toutes les hérésies. Voilà une expérience déterminante, bien comprise par Mgr Prevost durant toutes ces années passées au Pérou où même encore aujourd'hui 80 % de la population demeure catholique, et qui l'a poussé, le 6 janvier 2019, dans la cathédrale de Chiclayo au milieu de tout son peuple, à prononcer un magnifique et solennel « *acte de repentir, de pardon et de réparation à Dieu* » et à renouveler « *la consécration du Pérou au Sacré-Cœur de Jésus et au Cœur Immaculé de Marie, uni aux diocèses, aux paroisses, aux prêtres, aux diacres, aux séminaristes, aux religieux et religieuses et aux laïcs* ». Voilà une expérience déterminante avec laquelle Mgr Prevost est revenu à Rome et qui explique sans doute son souci exprimé aux cardinaux lors de son discours du 10 mai 2025 : « *L'attention au sensus fidei (cf. nos 119-120), en particulier dans ses formes les plus authentiques et les plus inclusives, comme la piété populaire (cf. n° 123).* »

C'est toute notre espérance que le pape Léon XIV recommande un jour, pour l'Église universelle, la dévotion réparatrice au Cœur Immaculé de Marie bien adaptée à toutes les nations, qu'elles soient française, péruvienne ou même américaine. C'est vraiment le salut des nations, des âmes et de l'Église avec cette dévotion d'Église où laïcs, religieux et prêtres jouent chacun son rôle pour ensemble se sacrifier pour les pauvres pécheurs et les empêcher de tomber en enfer, et prier et consoler le Cœur Immaculé de Marie. C'est toute l'économie du salut et du mystère de la Rédemption, aujourd'hui totalement ignorée par la hiérarchie, qui serait d'un coup rétablie dans l'Église par cette petite dévotion. Et ce serait un admirable

acte à la fois d'autorité et d'humilité, de la part du Saint-Père, de soumettre son magistère à une volonté de Dieu, exprimée en personne par la Sainte Vierge et transmise par une religieuse. Si seulement le cœur du pape Léon XIV voulait bien se laisser mouvoir.

En attendant, pour nous, ce sera difficile, ce sera très difficile avec cette œuvre de Contre-Réforme qu'il nous faut poursuivre dans la fidélité à la vocation que nous a laissée notre Père, en attendant l'heure de la renaissance de l'Église.

Œuvre de Contre-Réforme c'est d'abord prier pour le Saint-Père. Il faut beaucoup prier pour le Saint-Père. C'est Notre-Dame de Fatima et l'Église qui nous y engage.

Œuvre de Contre-Réforme, c'est aussi nous prémunir contre un schisme qui ne dirait pas son nom et qui consisterait à ne plus s'intéresser, à ne plus prêter la moindre attention à ce que dit, à ce qu'écrit le Saint-Père sous prétexte qu'il serait totalement dans l'erreur, en prenant d'emblée des positions trop générales, trop à "l'emporte-pièce". Le Saint-Père écrira des erreurs... c'est hélas ! trop certain, surtout avec cette réforme synodale qui va être appliquée dans tous les diocèses. Il faudra alors le dire en interprétant évidemment avec exactitude ses paroles, ses écrits, en conformité avec ses intentions. Ce n'est pas manquer au respect dû à son autorité que de faire une telle critique, bien au contraire, mais à la condition, d'une part, que celle-ci soit présentée dans le souci de servir l'Église et non pas de la déchirer et, d'autre part, qu'elle soit toujours étayée par une démonstration qui doit être posée dans la suite très exacte et logique de ce que notre Père a lui-même écrit. Son œuvre est gigantesque, il a lui-même dressé la liste des douze hérésies majeures qui gangrèment les enseignements des hommes d'Église depuis le concile Vatican II. Il faut s'y référer sans cesse pour être certains nous-mêmes de ne pas nous égarer. Cela nous oblige à beaucoup étudier et à travailler dans le sens d'une réconciliation que notre Père avait toujours à la pensée.

Et d'ici « *le retour du Seigneur qui ne saurait tarder* » (article 1^{er} de la Règle provisoire des Petits frères du Sacré-Cœur de Villemaur), sous la vigilance du Cœur Immaculé de Marie « *nous attendrons fidèlement, sans sédition, sans mouvements désordonnés, mais en tenant ferme dans notre foi, que l'Église se retrouve elle-même, telle qu'elle nous vient du fond des âges, après ce temps d'étourdissement et d'illusion* », et nous ferons nôtres les paroles écrites par notre Père à Mgr Le Couëdic le 19 décembre 1965 : « *Nous ne sommes pas la foi de l'Église, mais nous en sommes la Fidélité.* » (LETTRE À MES AMIS n° 220, 6 janvier 1966, p. 9) Ainsi soit-il !

(père Bruno de Jésus-Marie.

L'ÉGLISE, TUNIQUE SANS COUTURE, TISSÉE PAR L'IMMACULÉE

L'AUTHENTICITÉ de la Sainte Tunique de Jésus, qui attire aujourd'hui des foules de pèlerins à Argenteuil, est attestée par une tradition immémoriale ; Notre-Seigneur l'a portée dans sa vie publique, et il en fut dépouillé avant d'être mis en Croix au sommet du mont Calvaire. Les quatre soldats de service ce jour-là, vendredi 7 avril de l'an 30, la tirèrent au sort, plutôt que de la déchirer, parce qu'elle était d'une seule pièce, tandis qu'ils se partageaient les autres vêtements du condamné dont son manteau, aujourd'hui conservé à Trèves, objet de la même dévotion immémoriale que le Saint Suaire, témoin de la mort et de la résurrection du Christ.

La Sainte Tunique d'Argenteuil, elle, témoigne de sa naissance du sein virginal de Marie. Elle est, en effet, tissée d'un seul élan, « depuis le haut jusqu'au bas », sans couture, comme le Fils de Dieu jaillit du sein de son Père, prit chair dans le sein de Marie par l'opération du Saint Esprit, lui

« qui ne fut engendré ni des sangs, ni d'un vouloir de chair, ni d'un vouloir d'homme, mais de Dieu » (Jn 1,13)... sans couture !

Les soldats se dirent donc entre eux : « *Ne la déchirons pas, mais tirons au sort qui l'aura.* » (Jn 19, 23-24)

Saint Jean voulut souligner ce détail providentiel, alors que l'usage, en Palestine, consiste d'ordinaire à coudre deux pièces ensemble pour confectionner une tunique, comme le rapporte saint Jean Chrysostome dans ses homélies sur l'Évangile de Jean.

La décision des soldats a vraiment été inspirée par Dieu, en cette Passion où tout se déroule dans l'obéissance de Jésus à son Père, car la tunique témoigne ainsi du mystère de l'Incarnation du Verbe fait chair, du Fils de Dieu fait homme dans le sein de la Vierge Marie pour nous délivrer de l'esclavage de Satan.

La Vierge Marie a tissé d'une seule pièce la tunique de son Fils après avoir "tissé" dans son sein virginal son « *unique nature* », comme dira saint



LE 1^{er} MAI 2025, LORS DE LA RÉCENTE OSTENSION DE LA SAINTE TUNIQUE, DANS LA BASILIQUE SAINT-DENYS D'ARGENTEUIL, les Petites sœurs du Sacré-Cœur, en adoration du Précieux Sang, dont elle est empreinte.

« Ô Marie Immaculée, notre Mère à tous, à jamais, Médiatrice de toutes grâces, Corédemptrice du genre humain, vous dont les mains si pures ont tissé cette Sainte Tunique, devenue l'ostensoir du Précieux Sang de Jésus, notre Roi agonisant, flagellé, couronné d'épines, restez avec nous et sauvez-nous ! Nous vous prions particulièrement pour notre Saint-Père le pape Léon XIV, chef de l'Église catholique, une, sainte et apostolique, dont cette Sainte Tunique est l'image. C'est Vous, ô Mère, qui l'avez tissée, "tout entière d'un seul tissu de haut en bas", daignez la rassembler dans l'unité du dogme de la foi et lui donner la paix. Ô Mère de Dieu et notre Mère, par cette Sainte Tunique, par le Précieux Sang de votre divin Fils et par votre Cœur douloureux et Immaculé, nous vous demandons le salut de la Sainte Église. Ainsi soit-il ! » (frère Bruno de Jésus-Marie, 2025)

Cyrille, docteur du mystère de l'Incarnation, rejetant l'hérésie nestorienne qui mutile l'humanité du Christ. De toute son intelligence de la foi, il proclame que le Verbe s'est formé une humanité parfaite, sans aucune amputation ni altération, comme il était écrit : « *Tu m'as tissé dans le sein de ma Mère.* » (Ps 138,13)

Tout au long d'une étude des GRANDES CRISES au cours desquelles les Pères de l'Église ont développé le dogme de la foi, notre Père adhère de toute sa foi à la doctrine de saint Cyrille selon laquelle l'Être personnel, réel et vrai, l'hypostase du Verbe, est le sujet unique, tissé « *sans couture* », « *d'une seule pièce* », dans le sein virginal de Marie, sujet unique auquel se rapporte absolument tout ce qui est de Dieu et de l'homme dans le temps et dans l'éternité. C'est Lui, l'adorable Seigneur, qui est Fils de Dieu et fils de Marie, indivisiblement. Le patriarche d'Alexandrie, résume toute sa foi dans une formule :

« *Mia phusis tou Théou Logou sésarcoménè* », qui se traduit : « *Une seule NATURE du Dieu-Verbe INCARNÉ.* »

Une telle formule, évidemment, pulvérise l'hérésie de Nestorius selon lequel la Vierge Marie est la Mère de l'homme, mais non pas de Dieu, en son fils Jésus : Mère de la Personne de Jésus selon la chair, elle ne l'est pas de la Personne du Verbe, « car la divinité ne saurait être engendrée. Le Verbe est consubstantiel au Père, né de Lui éternellement ; le Christ est consubstantiel à Marie, né de sa chair dans le temps. Mais il est impossible d'attribuer au Verbe ce qui est propre au Christ ; selon Nestorius, il n'y a pas "*communication des idiomes*", c'est-à-dire échange, entre ces deux personnes, de leurs attributs et opérations propres. » (Georges de Nantes, CRC n° 90, mars 1975, p. 6)

Les moines et les fidèles crient au scandale ! L'Empereur et la Cour se laisseraient convaincre par Nestorius, mais le tumulte grandit quand celui-ci prétend jeter l'anathème contre ceux qui invoquent la THÉOTOKOS, Marie "*la Mère de Dieu*".

Dès qu'il eut connaissance de cette querelle, saint Cyrille, patriarche d'Alexandrie, intervint. Il agit auprès de l'Empereur pour le détourner de Nestorius, et en appeler au pape Célestin, à qui le rejet du terme traditionnel et liturgique de "*Mère de Dieu*" suffisait à rendre exécrable le "*dyophysisme*" de Nestorius. Il le sommait de se rétracter sous peine de déposition et il chargeait le patriarche d'Alexandrie de veiller à l'exécution de cette sentence.

Nestorius réclama la convocation d'un Concile, pensant s'y justifier. Théodose II le convoqua pour le 7 juin 431 à Éphèse. Et le Pape y délégua deux évêques pour y lire la condamnation de Nestorius décidée par le concile de Rome, en 430. Le 7 juin 431, tous étaient présents à Éphèse, sauf le groupe

important des antiochiens, amis de Nestorius, et les légats pontificaux, envoyés par le Pape. On patienta quinze jours. Enfin, le 22 juin, sans attendre davantage, Cyrille ouvrait le Concile. En l'absence de ses partisans les plus sûrs, Nestorius refusa de comparaître.

Cent quatre-vingt-dix-huit évêques présents, après avoir entendu la lecture de toutes les pièces du procès, déclarèrent Nestorius « *étranger à la dignité épiscopale et à toute société sacerdotale* ». Ils proclamèrent MARIE MÈRE DE DIEU et leur décision fut acclamée par le peuple d'Éphèse avec de grandes démonstrations d'allégresse. Les légats du Pape arrivèrent le 11 juillet. Ils donnèrent lecture de la condamnation de Nestorius dont ils étaient porteurs et confirmèrent de leur autorité les décisions du Concile.

MÈRE DE DIEU

C'est ainsi que, avant même l'arrivée des envoyés du pape Célestin, la bienheureuse Vierge Marie accomplissait ce qui lui était promis : « *Vous seule vaincrez toutes les hérésies dans le monde entier.* »

Le Christ a connu réellement deux naissances : l'une du sein du Père lui confère la nature divine, l'autre historique, du sein de la Bienheureuse Vierge, lui confère sa nature humaine. Mais cela ne fait pas deux natures. C'est cela le "*monophysisme*" acclamé au concile d'Éphèse.

« Dans sa jeune ferveur, il présente au regard de la foi l'unique et simple Verbe divin, le Fils de Dieu, Dieu lui-même. »

« Sa Nature divine, c'est son Être même né du Père. Qui le voit, voit Dieu, voit le Père. »

« Pour être vu de nous, il se fait homme, il se donne une forme, une condition humaine, une individualité historique, une place dans le monde, enfin tout ce qui est de l'homme, hormis le péché. »

« Le "*matériel génétique*" nécessaire, il le tient de la Vierge sa Mère. Mais cette humanisation du Verbe ne double pas sa... Nature divine d'une autre... nature de même genre. L'humain n'a pas de commune mesure avec le divin, expliquait notre Père. »

« Un prêtre français s'est fait targui pour l'amour du Christ. Officier, aristocrate, moine missionnaire, il s'est appliqué à vivre et paraître en tout parmi les touareg comme l'un d'entre eux pour leur communiquer sa foi, sans rien perdre de son être et de ses qualités profondes, au contraire ! »

« *Dieu s'est fait homme pour que l'homme soit fait Dieu.* »

« Jésus a paru aux yeux des hommes, homme comme eux tous, mais homme parfait. Et même, et visiblement plus que parfait, plus qu'homme. Doué de sagesse, de puissance, de dons supérieurs

à un degré suréminent, surhumain. L'ensemble de sa personne et de son comportement constituait pour ses contemporains un mystère.»

«C'est Jésus qui les a éclairés par sa parole sur son être profond, sur sa nature invisible, sur le principe radical de ses énergies et de ses actions surhumaines. Il s'est révélé progressivement, en se disant à mots couverts, comme par énigmes, puis plus clairement, selon une admirable pédagogie, d'abord le Messie ou "Christ" annoncé et attendu par ses contemporains en Israël, puis le Fils de Dieu, dont la «nature» profonde s'expliquait par sa «naissance» au-delà du temps, du sein même de Dieu son Père avec lequel il ne faisait qu'un, quoique, sous un certain aspect, inférieur et soumis à Lui.»

ÉPOUSE DU CHRIST

Ce qui frappe dès le début de la crise nestorienne, c'est l'appel au Pape de l'un et l'autre partis. Nestorius prévient la démarche de Cyrille auprès de Célestin.

Le concile d'Éphèse se tient par délégation des pouvoirs de Célestin à Cyrille.

Un concile sans le Pape, et contre lui ! ce n'est pas un concile, c'est un brigandage !

À Éphèse, la "MÈRE DE DIEU" l'emportait contre l'hérésie de Nestorius, par la voix du peuple acclamant la THÉOTOKOS. Mais pas sans le Pape ! qui est la voix de l'Église, l'Épouse du Christ.

Un jour, sœur Lucie demandait à Notre-Seigneur pourquoi il ne convertirait pas la Russie sans que Sa Sainteté fasse cette consécration : *«Parce que, répondit Notre-Seigneur, je veux que toute mon Église reconnaisse cette consécration comme un triomphe du Cœur Immaculé de Marie, afin d'étendre son culte et placer, à côté de la dévotion à mon Divin Cœur, la dévotion à son Cœur Immaculé.»*

– Mais, mon Dieu, le Saint-Père ne me croira pas, si vous ne le mouvez vous-même par une inspiration spéciale.

– Le Saint-Père ! Priez beaucoup pour le Saint-Père. Il la fera, mais ce sera tard. Cependant le Cœur Immaculé sauvera la Russie, elle lui est confiée.»

LA RENAISSANCE DE LA SAINTE RUSSIE

En 1991, l'Union soviétique s'effondre. Washington crie victoire, mais se retrouve sans "ennemi" pour justifier son formidable appareil militaro-industriel, et tenir ses alliés européens et asiatiques sous l'empire de la peur d'une invasion.



DÉTAIL DE LA FRESQUE DE FRIEDRICH BOUTERWEK (1851) REPRÉSENTANT LA REMISE DE LA SAINTE TUNIQUE PAR CHARLEMAGNE À SA FILLE THÉODRADE, ABBESSE D'ARGENTEUIL, LE 12 AOÛT 800, QUI ORNE LE MUR EST DE LA CHAPELLE DE LA SAINTE TUNIQUE DANS LA BASILIQUE SAINT-DENYS D'ARGENTEUIL.

Il s'agit du reliquaire ouvré montrant, au centre, la Vierge Marie, assise à son métier, entre deux anges qui la servent, tissant la tunique de son Fils : *«Une belle pièce d'étoffe, comme la tunique du grand prêtre dans la liturgie mosaïque. L'Église est figurée par le vêtement que la Vierge a tissé pour le Christ, la tunique sans couture, fruit de son sacrifice. Cette robe reste indemne pour nous montrer que jusqu'à la fin du monde, l'Église, une, sainte, catholique et apostolique, restera l'œuvre éternelle de la Vierge Marie.»* (sermon de l'abbé de Nantes, 18 avril 1992)

Qu'à cela ne tienne ! La soviétophobie des Américains se transforma en russophobie, sans aucune raison avouable. En réalité, la Russie, exsangue, était bien incapable de présenter dans les années 1990 un quelconque danger pour l'Otan, alliance offensive et hostile que les Américains avaient créée pour vassaliser l'Europe de l'Ouest et attaquer les pays du Pacte de Varsovie.

La terreur était donc réciproque. Alors que nous avions redouté un déferlement des hordes rouges en Allemagne de l'Ouest, les Russes, à leur tour, étaient hantés par la perspective d'une invasion des chars américains, britanniques et allemands.

Le président Gorbatchev s'entretint avec James Baker, ministre des Affaires étrangères américain, et son homologue allemand, Hans Dietrich Gensher.

Les deux ministres assurèrent le président soviétique que l'Otan ne s'étendrait « *pas d'un pouce vers l'Est* », selon les termes de James Baker, confirmés par Gensher au cours d'une conférence de presse. Mais « *verba volant* » et, un an plus tard, le président Clinton, en poste début 1993, décida d'étendre l'Otan aussi loin que possible vers l'Est. Forts de la déliquescence de l'ancien empire soviétique, les États-Unis se crurent maîtres du monde. Ils n'envisageaient rien moins qu'une expansion de l'Otan jusqu'à Vladivostok et l'annexion de tous les satellites de la Russie au passage, y compris l'intégration de deux pays frontaliers de la Russie : la Géorgie et l'Ukraine.

C'est alors qu'intervint l'oracle divin : « *Le Cœur Immaculé sauvera la Russie, elle lui est confiée.* »

Les officiers américains ne cachaient pas leur mépris pour ce pays arriéré, ruiné et corrompu. Il est vrai qu'avec Boris Eltsine pour président de la nouvelle Fédération de Russie, en 1994, tout était envisageable dans la décomposition de l'État russe.

Pour mettre en œuvre leur plan, les Américains créèrent en 1994 le Partenariat pour la Paix (PfP). L'adhésion à ce partenariat permettait de bénéficier de l'aide américaine.

Période tragique, donc, pour la Russie, comme le souligne Alexandre Orlov, ancien ambassadeur de Russie en France, qui dans ses mémoires se pose cette question : « *Pourquoi Boris Eltsine vieillissant a-t-il choisi Vladimir Poutine pour lui succéder ? Il avait autour de lui beaucoup d'autres hommes politiques qui avaient de l'expérience et de la notoriété. Plus j'y pense et plus j'en viens à la conclusion que ce choix a été providentiel : c'est le Bon Dieu qui a voulu sauver la Russie du chaos, de l'effondrement politique, économique et moral qui a suivi la disparition de l'Union soviétique.* » (IL EST RESSUSCITÉ n° 233, juin 2022 p.16, « *La géopolitique de la Sainte*

Vierge sur la Russie », par frère Pierre-Julien de la Divine Marie)

Ce que ce diplomate ne sait pas encore « *c'est que le Bon Dieu a voulu sauver la Russie du chaos* » par la puissance du Cœur Immaculé de Marie.

Tout au long du siècle, Lucie garda gravée dans sa mémoire, la recommandation que sa bienheureuse cousine lui avait faite avant d'aller au Ciel :

« *Il ne me reste plus beaucoup de temps avant d'aller au Ciel. Toi, tu resteras ici, afin de dire que Dieu veut établir dans le monde la dévotion au Cœur Immaculé de Marie. Le moment venu de le dire, ne te cache pas ! Dis à tout le monde que Dieu nous accorde ses grâces par le moyen du Cœur Immaculé de Marie ; que c'est à elle qu'il faut les demander ; que le Cœur de Jésus veut que l'on vénère avec lui le Cœur Immaculé de Marie ; que l'on demande la paix au Cœur Immaculé de Marie, car c'est à elle que Dieu l'a confiée.* »

LA CONVERSION DE LA RUSSIE

Dans son ADRESSE AUX ÉGLISES ORIENTALES prononcée le 14 mai 2025, par le pape Léon XIV, à l'occasion du Jubilé de l'espérance, le Saint-Père leur a souhaité « *bienvenue à Rome !* » et il s'est exclamé : « *L'Église a besoin de vous. Quelle contribution importante peut nous apporter aujourd'hui l'Orient chrétien ! Combien nous avons besoin de retrouver le sens du mystère, si vivant dans vos liturgies qui impliquent la personne humaine dans sa totalité, chantent la beauté du salut et suscitent l'émerveillement devant la grandeur divine qui embrasse la petitesse humaine.*

« *Et combien il est important de redécouvrir, même dans l'Occident chrétien, le sens de la primauté de Dieu, la valeur de la mystagogie, de l'intercession incessante, de la pénitence, du jeûne, des larmes pour ses propres péchés et pour ceux de toute l'humanité (penthos), si typiques des spiritualités orientales !* »

Naguère, notre Père a particulièrement souligné la part de « *péché de l'Occident* » dans les « *erreurs de la Russie* ». Il avouait : « *J'ai lu dès sa parution, en 1961, l'admirable, l'extraordinaire étude de Marie Kerhuel sur la Russie, LE COLOSSE AUX PIEDS D'ARGILE. Elle m'a trompé. À force de vouloir obtenir justice et charité pour le peuple ukrainien et les autres pays opprimés de la Russie européenne, Marie Kerhuel donne libre cours à une injustice et une haine contre le peuple moscovite, qui compromettent définitivement son impartialité. Ce n'est plus une histoire de la Russie, c'est un plaidoyer ukrainien contre la barbarie moscovite.* » (CRC n°184, décembre 1982, p. 4)

Il semble que le pape Léon XIV tombe dans

cette erreur, que notre Père appelait « l'erreur de l'Occident », en soulignant que « ce n'est pas une erreur innocente » parce que « c'est le péché de l'Occident ». Et cela le reste aujourd'hui. Pour le reconnaître et s'en repentir, il me suffit de rappeler, « loin du brouhaha politico-médiatique », comme le préconise le colonel Marc Humbert, « où nous risquons incidemment de jouer les dindons, en tant que Français, membres de l'Otan et de l'Union européenne » (LECTURES FRANÇAISES, avril 2025, p. 49-50).

« Il est clair que la situation actuelle de l'Ukraine est due aux agissements américains dans ce pays depuis la fin de la Guerre froide en 1991, et la dissolution de l'Union soviétique, l'indépendance de la Russie, de la Biélorussie et de l'Ukraine. Le processus est bien rodé : une révolution de couleur, suivie d'une coopération militaire renforcée visant à faire barrage à une expansion russe présumée, annoncée par une campagne de communication qui aboutit à un conflit par procuration visant à anéantir la puissance russe au prix de pertes humaines américaines. »

Le colonel Humbert écrit que « dans leur planification complexe et savante, les Américains, coutumiers du fait, avaient juste oublié un détail : quand on joue aux échecs, il y a un adversaire. Et dans la vie réelle, contrairement aux échecs, cet adversaire peut aussi se renforcer dans le temps. La Russie s'y efforçait vigoureusement et allait bientôt leur prouver l'inanité de leur projet à son égard. » (ibid., p. 54)

« DIVINE SURPRISE »

La Russie championne d'échec ? Oui, c'est bien connu. Mais en géopolitique, ce n'est qu'une parabole de l'orthodromie divine révélée à Fatima en 1917, à la veille de la révolution bolchevique annoncée par Notre-Dame :

« Pour empêcher cela, je viendrai demander la consécration de la Russie à mon Cœur Immaculé et la Communion réparatrice des premiers samedis.

« Si l'on écoute mes demandes, la Russie se convertira et l'on aura la paix ; sinon, elle répandra ses erreurs à travers le monde, provoquant des guerres et des persécutions contre l'Église. Les bons seront martyrisés, le Saint-Père aura beaucoup à souffrir, plusieurs nations seront anéanties. »

« Il n'est pas besoin de préciser comment tout cela s'est réalisé, écrit sœur Lucie, puisque c'est connu de tous. Continuons donc de voir ce que Notre-Dame nous dit : « À la fin – c'est-à-dire après tout cela –, mon Cœur Immaculé triomphera » de toutes ces guerres provoquées dans le monde par les erreurs répandues par la Russie. » (LE MESSAGE DE FATIMA, p. 53-54)

Sœur Lucie écrit ensuite que la « consécration a été faite par le Saint-Père Jean-Paul II, à Rome, publiquement, le 25 mars 1984, devant la statue de Notre-Dame, qu'on vénère à la Capelinha des Apparitions, à la Cova da Iria, à Fatima. Le Saint-Père, après avoir écrit à tous les évêques du monde pour leur demander de s'unir à lui pour cet acte de consécration qu'il allait prononcer, fit apporter exprès à Rome cette statue pour bien marquer que la consécration qu'il allait faire devant elle répondait à la demande de Notre-Dame de Fatima.

« Il est bien connu de tous qu'on traversait l'un des moments les plus critiques de l'histoire de l'humanité, où les grandes puissances, dans l'hostilité qui les opposait, se préparaient à une guerre nucléaire (atomique) qu'elles projetaient et qui viendrait à détruire, sinon le monde entier, du moins la plus grande partie ; et la partie qui serait restée, quels moyens de survivre aurait-elle eus ? » (ibid., p. 54)

La date précise de cette attaque était même connue ; notre Père la désigna sous l'expression « ÉCHÉANCE 83 » et lança une campagne de prière. La prière des enfants de nos familles fut entendue.

Mais le 14 mai 1982, Lucie avait fortement affirmé que Jean-Paul II n'avait pas accompli la consécration de la Russie demandée par Notre-Dame.

L'année suivante, en 1983, elle lut au nonce une déclaration :

« Le pape Jean-Paul II a simplement renouvelé la consécration du monde faite par Pie XII en 1942. De cette consécration du monde, on peut espérer certains bienfaits, mais non pas la conversion de la Russie... »

En réalité, expliquera-t-elle, « la consécration de la Russie n'est pas faite comme Notre-Seigneur l'a demandée. Je ne pouvais pas le dire parce que je n'avais pas la permission du Saint-Siège. »

« Pas la permission du Saint-Siège » de dire le vrai, pas la permission de dénoncer le faux ! « Pauvre Lucie ! »

Le pape Jean-Paul II ne tenait aucun compte des explications et des avertissements de la messagère de l'Immaculée. « On multiplie des “Actes d'offrande” des “hommes”, du “monde”, observait l'abbé de Nantes. Ils sont des contrefaçons de la consécration que le Ciel exige du Pape et des évêques pour condition absolue, nécessaire et primordiale, du salut du monde : la consécration par eux de la Russie en expiation pour les blessures qui y sont faites au Cœur Immaculé de Marie, Mère de Dieu, toujours vierge, et la communion réparatrice des premiers samedis du mois. Cela, et rien d'autre, devant obtenir de Dieu, un temps de paix. » (CRC n° 199, avril 1984, p. 2) *(père Bruno de Jésus-Marie.*

LE SERVICE DE L'ÉGLISE

PREMIÈRE PARTIE

LE 25 avril 2025, durant la semaine de Pâques, nous avons écrit à un bon ami : *« Le pape François est décédé dans des conditions sinistres. Aucun repentir particulier pour cette sacrilège réforme synodale de l'Église qu'il laisse derrière lui et il n'a jamais été dit, dans les informations, qu'il ait reçu les derniers sacrements. Nos cœurs et nos prières sont désormais tournés vers ce prochain conclave qui, lui, ne sera pas synodal... Sera-ce l'élu de Notre-Seigneur qui sortira de cette désignation par les cardinaux ? Rien n'est moins sûr... Mais Notre-Seigneur lui accordera de toutes les façons directement, personnellement et infailliblement, son pouvoir de juridiction pour gouverner l'Église. Ce sera le Pape ! »*

Et telle fut notre joie de Noël en union avec tous les fidèles accourus en foules sur la place Saint-Pierre et finalement avec l'Église tout entière, d'entendre de la bouche du cardinal protodiacre, tel l'Ange proclamant dans le ciel de Bethléem à l'attention des bergers, premiers réveillés d'un monde endormi (cf. Lc 2, 10) : *« Annuntio vobis gaudium magnum habemus Papam ! »* Sans connaître, même de nom, Mgr Robert Francis Prevost, cardinal de l'Église de Rome, nous étions heureux de savoir que nous avions un pape – Léon XIV – et tout disposés à l'aimer. Et notre joie ne fut pas déçue lors de sa première manifestation, de la loggia de Saint-Pierre, à mi-hauteur entre ciel et terre, revêtu de ses habits et ornements pontificaux signes de la majesté, de la plénitude et de la souveraineté des pouvoirs que Notre-Seigneur a daigné accorder à son Vicaire par la simple acceptation de la charge que lui ont proposée ses frères du collège cardinalice à l'issue d'un rapide conclave au cours duquel, à l'évidence, le Saint-Esprit fut prié et écouté. Nous n'avons eu alors aucune peine à l'aimer. C'était le Saint-Père qui nous est de surcroît apparu tellement aimable, dans sa simplicité souriante, sa modestie, un peu embarrassée au début... mais néanmoins sans faiblesse. Nous croyons de toute notre foi qu'il a reçu, qu'il reçoit, qu'il recevra un déluge de grâces et de lumières. Le Saint-Esprit, Notre-Dame du Bon-Conseil l'assiègent !

« Que la paix soit avec vous ! » furent les premiers mots de Léon XIV. *« C'est la première salutation du Christ ressuscité qui a donné sa vie. Le Bon Pasteur qui a donné sa vie pour le troupeau de Dieu. Je voudrais moi aussi que cette salutation entre dans nos cœurs et atteigne vos familles, et tous les hommes où qu'ils soient. »* Cette paix à laquelle le monde aspirerait ne vient donc pas des hommes parce que tous bons au fond d'eux-mêmes comme l'avait prétendu Paul VI, mais de Jésus-Christ... que François, lui, avait pour ainsi dire oublié lors de sa première bénédiction *urbi et orbi*. Même Souverain Pontife, Léon XIV demeure un vrai religieux, fidèle à sa Règle, fidèle à son Père

spirituel. Il le dit lui-même : *« Je suis un fils de saint Augustin qui a dit : "Avec toi je suis chrétien et pour vous je suis évêque". En ce sens, nous pouvons tous marcher ensemble vers cette patrie que Dieu nous a donnée. »* Donc le but de tous nos travaux, de ce pontificat demeure le Ciel, la patrie céleste. Mais il faut la foi.

Dans son sermon prononcé le lendemain vendredi 9 mai lors de la messe *pro Ecclesia* concélébrée avec les cardinaux électeurs à la chapelle Sixtine, Léon XIV rend témoignage à la foi, au dogme de la foi qu'il résume par la profession de Pierre répondant à la question de Jésus : *« Tu es le Christ, le Fils du Dieu vivant. »* (Mt 16, 16) Il explique : *« Dieu, en m'appelant par votre choix à succéder au premier des Apôtres, me confie ce trésor afin que, avec son aide, j'en sois le fidèle administrateur (cf. 1 Co 4, 2) au profit de tout le Corps mystique de l'Église, de sorte qu'elle soit toujours plus la ville placée sur la montagne (cf. Ap 21, 10), l'arche du salut qui navigue sur les flots de l'histoire, phare qui éclaire les nuits du monde. Et cela, non pas tant grâce à la magnificence de ses structures ou à la grandeur de ses constructions – comme les édifices dans lesquels nous nous trouvons –, mais à travers la sainteté de ses membres, de ce "peuple que Dieu s'est acquis pour proclamer les œuvres admirables de celui qui vous a appelés des ténèbres à son admirable lumière." (1 P 2, 9) »*

Mais le Saint-Père s'inquiète de la perte de la foi. *« Aujourd'hui encore, nombreux sont les contextes où la foi chrétienne est considérée comme absurde, réservée aux personnes faibles et peu intelligentes ; des contextes où on lui préfère d'autres certitudes, comme la technologie, l'argent, le succès, le pouvoir, le plaisir. Il s'agit d'environnements où il n'est pas facile de témoigner et d'annoncer l'Évangile, et où ceux qui croient sont ridiculisés, persécutés, méprisés ou, au mieux, tolérés et pris en pitié. Et pourtant, c'est précisément pour cette raison que la mission est urgente en ces lieux, car le manque de foi entraîne souvent des drames tels que la perte du sens de la vie, l'oubli de la miséricorde, la violation de la dignité de la personne sous ses formes les plus dramatiques, la crise de la famille et tant d'autres blessures dont notre société souffre considérablement. »* Et le Saint-Père de dénoncer un *« athéisme de fait »* même de la part de nombreux baptisés. De telles paroles sont bien éclairantes, mais à la condition de fermer les yeux sur leur nette insuffisance. La perte de la foi, ce sont certes des drames en ce monde... mais aussi dans l'Autre... et qui n'est pas précisément la Patrie céleste...

Et l'on comprend alors mieux cette incise dans ce sermon très construit, à propos de Notre-Seigneur : *« En Lui, Dieu, pour se faire proche et accessible aux*

hommes, s'est révélé à nous dans les yeux confiants d'un enfant, dans l'esprit éveillé d'un adolescent, dans les traits mûrs d'un homme (cf. Concile Vatican II, Const. Past. *Gaudium et spes*, n. 22), jusqu'à apparaître aux siens, après sa résurrection, dans son corps glorieux. Il nous a ainsi montré un modèle d'humanité sainte que nous pouvons tous imiter, avec la promesse d'une destinée éternelle qui dépasse toutes nos limites et toutes nos capacités.» Mais Jésus crucifié ? Pouvons-nous imiter Jésus dans sa sainte humanité avec promesse d'une destinée éternelle sans la croix ? Pourtant le Saint-Père a bien à l'esprit cette croix : « Vous m'avez appelé à porter cette croix et à être béni par cette mission. »

Et le plus incroyable est de pouvoir opposer à l'omission de Léon XIV la magnifique exhortation prêchée douze années auparavant par le pape François, commentant le même Évangile, dans les mêmes circonstances, dans un langage de clarté et de fermeté bien digne d'un saint Pie X : « *Cet Évangile poursuit avec une situation spéciale. Le même Pierre qui a confessé Jésus-Christ lui dit : Tu es le Christ, le Fils du Dieu vivant. Je te suis, mais ne parlons pas de Croix. Cela n'a rien à voir. Je te suis avec d'autres possibilités, sans la Croix ; quand nous marchons sans la Croix, quand nous édifions sans la Croix et quand nous confessons un Christ sans Croix, nous ne sommes pas disciples du Seigneur : nous sommes mondains, nous sommes des Évêques, des Prêtres, des Cardinaux, des Papes, mais pas des disciples du Seigneur. Je voudrais que tous, après ces jours de grâce, nous ayons le courage, vraiment le courage, de marcher en présence du Seigneur, avec la Croix du Seigneur ; d'édifier l'Église sur le sang du Seigneur, qui est versé sur la Croix ; et de confesser l'unique gloire : le Christ crucifié. Et ainsi l'Église ira de l'avant.* »

Mais François chanta la joie de l'Évangile sur tous les tons, il distribua et dilapida une miséricorde sans égards au prix payé de son Sang par Notre-Seigneur, il abattit les frontières de l'Église pour l'ouvrir aux vents fétides du monde et finalement il voyagea aux quatre coins de la planète pour annoncer l'avènement d'une fraternité universelle... mais jamais il ne prêcha la croix.

Et viennent spontanément sous notre plume les paroles de Notre-Seigneur :

« Un homme avait deux enfants. S'adressant au premier, il dit : « Mon enfant, va-t'en aujourd'hui travailler à la vigne. » – « Je ne veux pas », répondit-il ; ensuite pris de remords, il y alla. S'adressant au second, il dit la même chose ; l'autre répondit : « Entendu, Seigneur », et il n'y alla point. » (Mt 21,28-30)

Et ainsi, contrairement à ses paroles, à ses engagements, François n'y alla point. Et Léon XIV semble bien décidé à ne pas y aller non plus, à ne pas prêcher cette Croix encombrante, cette Croix qui divise, cette folie du message de l'Évangile par lequel « il a plu

à Dieu de sauver les croyants » (1 Co 1,21). Mais se pourrait-il que pris de remords il aille finalement travailler à la vigne du Seigneur ? Car enfin, entre ces deux papes aux caractères si différents, il existe pour notre espérance et notre angoisse, une évidente parenté.

« NEMO DAT QUOD NON HABET »

L'on ne peut évoquer les premiers éléments connus de la biographie du Saint-Père sans être impressionné par une vie bien remplie au service de l'Église, suivant une voie ascensionnelle continue avec l'exercice de charges de plus en plus importantes, laissant derrière lui un sentiment unanime de satisfaction de la part de ses condisciples, de ses supérieurs et de ses sujets. Mais on est invinciblement étreint par cette angoisse qui fut celle de l'abbé de Nantes, notre Père, redoutant les conséquences de cette rupture de Tradition qu'a provoquée le concile Vatican II au sein même de l'Église et dont le jeune Robert Francis Prevost, né le 14 septembre 1955, fête de l'Exaltation de la Sainte Croix, à Chicago, troisième ville des États-Unis, a nécessairement été victime.

Paul VI, Jean-Paul II et Benoît XVI ont reçu de l'Église tous les trésors de la Tradition. Mais en toute lucidité, et en fait en toute perfidie, au lieu de les transmettre tels qu'ils les ont reçus, ils ont préféré les travestir pour imposer à toute l'Église en guise d'enseignement, leurs doctrines à eux. « Paul VI recherchait cette gloire illusoire de présider ce mouvement d'animation spirituelle de la démocratie universelle (MASDU) et d'y entraîner derrière lui toute l'Église par la transposition de sa prédication religieuse chrétienne en termes d'humanisme profane. Jean-Paul II avait la prétention intellectuelle de réaliser « la synthèse de la Religion ancienne et de l'Athéisme contemporain », c'est-à-dire « leur accomplissement final en l'Homme vivant, riche en avoir et en être, parachevé dans le sentiment sacré de son existence et dans la gloire de sa liberté ». Et avec ce Pape, c'était, comme disait notre Père, la « surchauffe » surtout avec les jeunes, mais sans lendemain. La grande ambition de Benoît XVI, quant à lui, fut d'imposer sa dialectique, une dialectique allemande, moderniste, pour rationaliser les mystères de la foi catholique dont les représentations anciennes n'auraient prétendument aucun sens pour l'homme moderne. » (*Il est ressuscité* n° 248, octobre 2023, p. 20)

Aux doctrines hérétiques enseignées du Siècle de Pierre vient s'ajouter dans l'héritage reçu par le jeune Robert Prevost, l'esprit très libéral, tout à fait propre au catholicisme américain et ce, bien avant la révolution du concile Vatican II.

En effet, sous l'influence de Mgr Gibbons (1834-1921), archevêque de Baltimore, l'Église aux États-Unis s'était depuis longtemps engagée « dans une politique inconditionnelle de soutien aux institutions américaines, comme l'explique frère Pierre. Persuadé que le « modèle européen » était obsolète et que l'avenir appartenait au

régime démocratique tel qu'inventé par les États-Unis, Mgr Gibbons considérait que le sort de la religion catholique était lié à celui-ci. Il fallait donc l'accepter loyalement et le prouver. En particulier, l'Église devait admettre la séparation de l'État et de la religion comme une condition *sine qua non* de la pérennité des institutions démocratiques. Elle devait donc donner l'exemple du respect de la liberté religieuse, du dialogue constant avec les autres "dénominations" religieuses, et de la lutte contre l'intolérance.» (*La Renaissance catholique* n° 144, janvier 2007, p. 1)

De tels principes vont irrésistiblement conduire les fidèles catholiques américains et leur clergé à se fondre au sein de la société américaine, à épouser ses mœurs faites de matérialisme, d'exaltation de la liberté individuelle. D'où un affadissement notable de la foi catholique aux États-Unis. « Et si l'Église a montré un intérêt particulier pour la justice sociale, fait remarquer frère Pierre, c'est aussi par souci de montrer qu'elle n'est pas ennemie du bonheur humain ici-bas (...). C'est ainsi que, même dans l'Église catholique, l'importance de la Croix du Christ s'estompait tandis que les vertus familiales ou conviviales, le respect des autres devenaient l'idéal de la religion (...). Il est d'ailleurs remarquable que cette populeuse Église américaine ait produit si peu de saints, comparée à l'Église canadienne-française ! De même, il n'y aura pratiquement pas de littérature catholique ni d'art catholique aux États-Unis.

« En acceptant la liberté religieuse, l'Église américaine s'est privée du catholicisme intégral, elle est devenue, dès les années trente, un mouvement d'animation spirituel de la démocratie. » (*La Renaissance catholique* n° 145, février 2007, p. 3 et 4)

Ayant vécu au sein d'une société très imprégnée de tels principes, le Saint-Père a nécessairement été privé de cette idée même de catholicisme intégral au nom duquel l'Église a un droit de regard et de jugement sur tous les aspects de la vie en société, et en premier lieu sur les institutions politiques qui peuvent être déterminantes pour le salut des âmes et le salut des nations.

Léon XIV ne pourra donc, en première analyse, donner ce qu'il n'a pas reçu de l'Église par la faute même de ceux qui l'ont précédé sur le Siègne de Pierre. Mais il jouit d'une grâce tout à fait particulière par laquelle le Saint-Esprit l'assiste pour remplir sa charge, en particulier pour comprendre, ce qui suppose, de sa part, beaucoup de travail et donc beaucoup de temps. Et c'est tout à fait envisageable car il a quand même beaucoup reçu de l'Église, par son appartenance à l'Ordre de Saint-Augustin. Premier point de convergence et de parenté avec le pape François qui fut jésuite. Il est très notable que le Bon-Dieu ait permis que deux papes issus de deux grands ordres se succèdent sur le trône de Saint Pierre. Serait-il dans les plans de Dieu sur le relèvement de l'Église que les ordres religieux aient à jouer un rôle capital ?

Nous en sommes persuadés, relisant ces quelques mots de lumière de Georges de Nantes notre Père : « Le concile Vatican III rappellera la doctrine constante de l'Église touchant la supériorité de la vie religieuse consacrée par des vœux sur la vie séculière. Les gens du monde, même chrétiens, ne vivent pas pour Dieu seul, ne pensent pas à Dieu seul, ne peuvent obéir à Dieu seul. Ils sont, selon saint Paul, divisés. Le nier serait orgueil et mensonge. La vie religieuse est au contraire garantie par l'Église comme la condition la plus propice pour le service exclusif et le culte de Dieu seul, et l'annonce de l'Évangile aux pauvres. » (*Préparer Vatican III*, p. 145)

L'histoire de l'Ordre proprement dit de Saint-Augustin commence le 16 décembre 1243 avec la bulle *Incubet nobis* que le pape Innocent IV publia pour appeler plusieurs communautés érémitiques de Toscane à s'unir en un seul ordre religieux avec la règle et la vie de saint Augustin. En mars 1244, les ermites tiennent un chapitre fondateur à Rome sous la direction du cardinal Richard Annibaldi. Le Pape charge les ermites d'élire eux-mêmes un prieur général et de rédiger un ensemble de constitutions. Ils furent connus sous le nom d'Ordre des Ermites de Saint-Augustin (ESA). Le 9 avril 1256, avec la bulle *Licet ecclesiae catholicae*, le pape Alexandre IV confirme l'agrégation à l'Ordre d'autres congrégations soumises à la règle de saint Augustin ou de saint Benoît dans « la profession unique et l'observance régulière de l'Ordre des ermites de saint Augustin ». L'Ordre prit ainsi sa place parmi les frères mendiants aux côtés des dominicains et des franciscains, suivis peu après par les carmes. Il connut un grand rayonnement en Italie et dans toute l'Europe, participa non seulement à la réforme de la vie religieuse, mais aussi à l'unité de l'Église, avec des œuvres d'éducation, de prédication auprès des populations délaissées et un grand rayonnement intellectuel (cf. History of the Order <https://www.augustinianorder.org/sermons> et Les ordres religieux actifs, sous la direction de Gabriel Le Bras, éd. Flammarion, p. 128).

L'Ordre ne compte officiellement que quatre saints canonisés : saint Jean de Saint-Facond, saint Nicolas de Tolentino, saint Jean de Sahagun et surtout saint Thomas de Villeneuve (Villanova) archevêque de Valencia. « Père des pauvres, prédicateur infatigable, ascète aux mortifications effrayantes, il était aussi l'intraitable défenseur des droits et des libertés de l'Église contre les empiètements des officiers royaux. Contemporain de Luther – autre disciple prétendu d'Augustin –, il avait une claire vision de la cause des maux qui affligeaient l'Église au XVI^e siècle (...). Il travailla de toutes ses forces à provoquer la réunion du concile de Trente auquel, malade, il ne put participer. » (*ibid.*)

Le développement de l'Ordre dépassa l'Europe pour s'étendre aux États-Unis naissants, après leur indépendance en 1776. La population était très dispersée, avec très peu de prêtres pour s'occuper des catholiques

lorsque Mgr John Carrol, évêque de Baltimore, lança un appel pour que des prêtres viennent en Amérique. Les augustins d'Irlande envoyèrent le Père John Rosseter à Philadelphie, dans l'État de Pennsylvanie en 1794. Mgr Carroll fut si satisfait de son ministère qu'il sollicita de l'Ordre d'autres frères pour l'établissement d'une communauté permanente. Le Père Matthew Carr fut désigné à ce nouveau champ de mission. Il arriva en 1796 et fit de Philadelphie le centre de l'activité missionnaire augustiniennne. Ce furent les débuts, à dire vrai très difficiles, de la première province augustiniennne placée sous le patronage de saint Thomas de Villeneuve. À noter la première recrue sur place d'un certain Mickael Hurley lequel, une fois ordonné prêtre en Italie en 1802, joua un rôle déterminant dans la première province américaine de l'Ordre, mais aussi dans la vie de sainte Elizabeth Seton qu'il rencontra dans l'église Saint-Pierre à New York et dont il devint le directeur spirituel. Au fur et à mesure que leur nombre augmentait, les augustins étendirent leur présence et leur ministère aux États voisins de l'Est, rendant très difficile toute vie de communauté.

En mai 1844, des émeutiers anticatholiques rasèrent non seulement l'église Saint-Augustin, à Philadelphie, mais également le monastère ainsi que d'autres bâtiments et la bibliothèque de théologie qui comptait pas moins de trois mille titres. De cette tragédie devait naître le Villanova College qui deviendra le grand centre universitaire augustinienn et le point de départ de nouvelles fondations. Le rayonnement va s'accélérer avec le nombre de vocations. Le 25 août 1874, la Province comptait quarante-cinq frères et desservait plus de quatorze paroisses dans quatre États.

En 1905, une église et une école dédiées à sainte Rita furent fondées à Chicago, fondation suivie de bien d'autres dans plusieurs États du Midwest et qui vont constituer en 1941 la deuxième province augustiniennne dédiée à Notre-Dame du Bon Conseil. L'Ordre ne cessera de connaître un essor prodigieux aux États-Unis : dix-sept fondations dans les années 1920, cinq dans les années 1940 et douze dans les années 1950, sans compter les envois en mission à Cuba en 1899, mais que l'Ordre dut quitter en 1961, à Nagasaki au Japon en 1952 et dans le nord du Pérou en 1963, précisément à Chulucanas.

DE CHICAGO À CHICLAYO

Le père du jeune Robert Francis, Louis Marius, ancien lieutenant de vaisseau dans l'US Navy durant la Seconde Guerre mondiale, devenu directeur d'école, est d'origine française et italienne. Sa mère, elle, Mildred Martinez, bibliothécaire, est d'origine espagnole. Il a deux frères, Louis Martín et John Joseph.

« C'est à travers la paroisse que j'ai fait mes premières expériences d'Église, au niveau local, a-t-il lui-même expliqué. J'ai aussi fréquenté une école paroissiale. Grâce à la proximité de certains prêtres

diocésains, l'idée de devenir prêtre a commencé à germer en moi. J'ai ensuite découvert ma famille religieuse : les augustins. Après un temps de discernement – et après avoir rencontré d'autres jeunes ayant rejoint cette communauté – j'ai décidé d'entrer au petit séminaire à l'âge de quatorze ans. »

Et il ne quittera plus jamais cet Ordre religieux, même lors de ses études supérieures qu'il poursuivra à l'université de Villanova, près de Philadelphie pour y étudier la philosophie et y obtenir en 1977 un diplôme en mathématiques.

Le 1^{er} septembre de cette année 1977 – il a vingt-deux ans – il entre au noviciat de l'Ordre de Saint-Augustin à Saint-Louis, dans la province de Notre-Dame du Bon Conseil de Chicago. Il prononce ses premiers vœux en 1978 puis ses vœux solennels en 1981 et passe une licence en théologie à l'Union théologique catholique de Chicago.

Mais remarqué par ses supérieurs pour ses brillantes qualités intellectuelles, il est envoyé à Rome où il sera ordonné prêtre le 19 juin 1982 par Mgr Jean Jadot, président du Conseil pontifical pour les non-chrétiens, pour y étudier le droit canonique à l'Université pontificale Saint-Thomas-d'Aquin (*Angelicum*). Il obtient sa licence en 1984.

Premier séjour à la mission augustiniennne de Chulucanas, dans le nord du Pérou, entre 1985 et 1986. À son retour il soutient sa thèse de droit canonique (*« Le rôle du prieur local de l'Ordre de Saint Augustin »*) et est nommé directeur des vocations et des missions de la province Mère du Bon Conseil.

Deuxième séjour au Pérou, à partir de 1988 jusqu'en 1999 dans la mission de Trujillo, plus au sud sur la côte du Pacifique, en tant que directeur du projet de formation commune pour les aspirants augustiniens des vicariats de Chulucanas, Iquitos et Apurímac. Pendant onze ans, il occupe les fonctions de prieur de la communauté (1988-1992), de directeur de la formation (1988-1998) et de professeur des profès (1992-1998) et, au sein de l'archidiocèse de Trujillo, de vicaire judiciaire (1989-1998) et de professeur de droit canonique, de patristique et de morale au grand séminaire San-Carlos et San-Marcelo. Parallèlement, il s'est vu confier la charge pastorale de Notre-Dame Mère de l'Église, devenue plus tard une paroisse portant le nom de Sainte-Rita (1988-1999), dans la périphérie pauvre de la ville, et a été administrateur paroissial de Notre-Dame de Monserrat de 1992 à 1999.

Retour à Chicago en 1999 où il est élu supérieur de la province de Mère du Bon Conseil pour finalement prendre la tête de l'Ordre de Saint Augustin lors du chapitre général en 2001 avec renouvellement de son mandat en 2007, à l'issue d'un scrutin de quelques minutes, mandat qui prendra fin en 2013.

Durant cette période, le Père Prevost, en tant que supérieur général, visite les fondations de l'Ordre implantées dans une cinquantaine de pays dont l'Ar-

gentine, en 2004. Au cours de son séjour, il présida à l'inauguration à Buenos Aires de la Bibliothèque augustinienne. La rencontre se termina par une messe d'action de grâces le 28 août, solennité de saint Augustin, dans la paroisse Saint-Augustin de Buenos Aires, présidée par le cardinal Jorge Mario Bergoglio et concélébrée par le Père Prevost. Les deux hommes se sont-ils parfaitement entendus ? Il semble que non, car le second apprenant l'élévation du premier au souverain pontificat en avait conclu qu'il ne serait jamais nommé évêque. Réunis par saint Augustin à Buenos Aires en 2004, les deux hommes devaient à nouveau se retrouver à Rome en 2013 lors du chapitre général de l'Ordre ouvert le 28 août dans la basilique Saint-Augustin à Rome lors d'une messe célébrée par le pape François et à qui saint Augustin a inspiré un sermon tout simplement merveilleux et qui fait mesurer sa déchéance.

Nous sommes saisis par ses mots à propos de sainte Monique et tellement figuratifs de nos sentiments à l'égard du Saint-Père : « Que de larmes a versées cette sainte femme pour la conversion de son fils ! Et combien de mères versent aujourd'hui encore des larmes pour que leurs enfants retournent au Christ ! Ne perdez pas l'espérance dans la grâce de Dieu ! Dans les *Confessions* nous lisons cette phrase qu'un évêque dit à sainte Monique, qui lui demandait d'aider son fils à retrouver le chemin de la foi : "Il est impossible que l'enfant de telles larmes périsse" (III 12, 21). Augustin lui-même, après sa conversion, écrit en s'adressant à Dieu : "*Devant toi, ta fidèle servante, ma mère, me pleurerait avec plus de larmes que d'autres mères n'en répandent sur un cercueil*" (ibid., III 11, 19) (...). Et Augustin est l'héritier de Monique, il reçoit d'elle la semence de l'inquiétude. Voilà alors l'inquiétude de l'amour, chercher toujours, sans répit, le bien de l'autre, de la personne aimée, avec cette intensité qui porte aussi aux larmes. Me viennent à l'esprit, Jésus qui pleure devant le sépulcre de son ami Lazare, Pierre qui, après avoir renié Jésus, croise son regard riche de miséricorde et d'amour et pleure amèrement, le Père qui attend sur la terrasse le retour de son fils et court à sa rencontre alors qu'il est encore loin. Il me vient à l'esprit la Vierge Marie qui, avec amour, suit son Fils Jésus jusqu'à la croix. »

François indique au Père Prevost qui a rendu sa charge de supérieur général qu'il peut maintenant se "reposer". Le Père Prevost rentre à Chicago où il dirige la formation des frères et exerce les fonctions de premier conseiller et de vicaire auprès du provincial.

Mais son "repos" sera de courte durée. Le 3 novembre 2014, François le nomme administrateur apostolique du diocèse péruvien de Chiclayo et il reçoit la consécration épiscopale le 12 décembre, fête de Notre-Dame de Guadalupe en la cathédrale Sainte-Marie et choisit comme devise qui sera la sienne jusqu'à la fin de ses jours : « *In Illo uno unum* », tirée des mots de saint Augustin pour expliquer que « *bien que nous, chrétiens,*

soyons nombreux, dans l'unique Christ nous sommes un ». Le Saint-Père le nommera évêque du siège de Chiclayo un an plus tard, le 26 novembre 2015 et il administrera un second diocèse, celui de Callao près de Lima, à partir du 15 avril 2020.

La question qu'il faut se poser est de savoir pour quelle raison le pape François a décidé de mettre à la tête de ce diocèse du Pérou un religieux de l'Ordre de Saint-Augustin, de surcroît de nationalité américaine. Il nous faut au préalable présenter la situation de l'Église du Pérou.

LA REVANCHE DE GUTIÉRREZ

En avril 2013, au tout débuts du pontificat du pape François, frère Pierre avait entrepris une recension très intéressante du livre *Globalisation et humanisme chrétien – perspectives sur l'Amérique latine*, écrit par Guzman Carriquiry-Lecour, juriste uruguayen au sein du Vatican. Ce livre avait été édité en français en 2007 par le cardinal Ouellet, alors archevêque de Québec. « Le dernier chapitre nous expose la situation de l'Église en Amérique latine depuis le Concile, écrit frère Pierre, mais après avoir rappelé combien cette Église avait été persécutée depuis le dix-huitième siècle, n'y résistait que par l'attachement de son clergé au Pape et aux dévotions populaires. Toutefois, les incessants conflits avec l'autorité publique ont eu comme résultat qu'aujourd'hui encore l'Amérique latine a le plus bas pourcentage de prêtres par rapport au nombre de catholiques. Si bien que "*la tradition catholique des peuples latino-américains a pendant longtemps été transmise par voie orale, par les mères et les grands-parents et à travers les manifestations de la piété populaire.*"

« L'épiscopat latino a peu participé aux travaux du Concile. Mais celui-ci a eu aussitôt d'immenses répercussions, "*en libérant une charge explosive de nouveauté, d'enthousiasme et de critique, d'expérimentation et de rénovation, à tous les niveaux, mais aussi une charge d'impatience et d'insécurité, et même de confusion, devant mener à une phase postconciliaire d'épreuve et de commotion intime et dramatique. Ce sera l'époque d'une grande crise de rénovation ecclésiale.*"

« Cette forte secousse était "*peut-être indispensable*", écrit prudemment Guzman Carriquiry-Lecour.

« Toujours est-il que l'Église fut submergée par deux vagues d'erreurs théologiques : la théologie de la libération, qui ira jusqu'à prôner la participation violente aux révolutions, et la théologie de la sécularisation, inspirée des protestants Bultmann et Tillich, qui faisaient table rase de toutes les médiations "catholiques" entre Dieu et les hommes (...).

« L'épiscopat commença à réagir en 1975, puis surtout après la réunion de Puebla, en 1978. Cette reprise en main fut facilitée par les voyages de Jean-Paul II : ils remirent l'Église institutionnelle au premier plan et redonnèrent un élan à la piété populaire qui

fut le véritable antidote à la théologie de la sécularisation. En outre, en faisant participer l'Église à la défense des droits de l'homme et à l'implantation de la démocratie, Jean-Paul II coupa l'herbe sous le pied des révolutionnaires.» (*La Renaissance catholique* n° 207, avril 2013, p. 5)

Le Pérou n'a pas échappé à ces deux «*vagues d'erreurs théologiques*» en particulier celle de la théologie de la libération puisqu'il en fut le berceau avec le Père Gustavo Gutiérrez prêtre du diocèse de Lima. Alors aumônier des étudiants, il rédigea en 1971 son premier grand traité, *Essai pour une théologie de la libération*, qui connut un grand succès et fut traduit dans le monde entier. «*La création d'une société juste et fraternelle est le salut des êtres humains, si par salut nous entendons le passage du moins humain au plus humain. On ne peut pas être chrétien aujourd'hui sans un engagement de libération*», écrivait-il. «*La théologie de la libération dit aux pauvres que la situation qu'ils vivent actuellement n'est pas voulue par Dieu*». Cette folle théologie provoqua d'effroyables drames, des prêtres abandonnant leur ministère pour se porter au secours des pauvres, réparer les injustices des hommes, allant même jusqu'à prendre les armes.

En 1984, la Congrégation pour la Doctrine de la foi, c'est-à-dire le cardinal Ratzinger, va très timidement condamner cette doctrine du fait de sa vision politique de l'Évangile et des conséquences marxistes qu'elle prétendait en tirer, mais tout en louant la vertu du but recherché par son auteur. Cela n'empêchera pas Jean-Paul II de se référer à cette théologie de la libération dans son encyclique *Sollicitudo rei socialis* qu'il publiera en 1987 et que notre Père n'hésitera pas à qualifier de marxiste.

Mais si Jean-Paul II était prêt à prêcher la révolution des Droits de l'homme lors de ses voyages, notamment au Chili ou en Haïti, il n'était pas question que celle-ci gagne les rangs mêmes de l'Église, au sein de ses institutions, en particulier au Pérou.

Dans ce pays, pour contrer l'influence de la théologie de la libération dans les esprits du clergé, il s'appuya sur la société de vie apostolique *Sodalicio de Vida Cristiana* et sur l'*Opus Dei*. Notre Père était franchement contre le mouvement fondé par Josemaría Escrivá de Balaguer et hissé au rang de prélature personnelle. Principalement pour son libéralisme dans le domaine politique, pour son exaltation inouïe voire même marxiste du travail conduisant à une promotion du laïcat au détriment de la vocation, de la consécration religieuse. Moyennant quoi, ce mouvement, en parfaite consonance avec la réforme conciliaire et les doctrines de Jean-Paul II se révéla assez orthodoxe du point de vue de la doctrine, très entreprenant, très efficace dans ses œuvres ce d'autant qu'il jouit d'un argent considérable.

En 2012, sur les quarante-huit diocèses que l'Église compte au Pérou, dix évêques sont issus des rangs de

l'*Opus Dei* dont le cardinal Juan Luis Cipriani, archevêque de Lima, personnellement très hostile à l'esprit de la théologie de la libération qu'il combatta au sein même de l'Université pontificale catholique du Pérou (PCUP). On peut citer Mgr Ortega à la tête de la prélature de Juli et Mgr Kay Martin Schmalhausen (en fait ce dernier était membre de *Sodalicio de Vida Cristiana*) à la tête de la prélature de Ayaviri dans les Andes péruviennes et qui durent à leur arrivée recentrer la pastorale non plus sur les droits de l'homme, mais sur l'Évangile.

Le prêtre *Fideli-Donum* Markus Degen, d'Oberwil dans le canton de Bâle-Campagne, en activité depuis près de quarante ans dans le diocèse voisin de Puno a pu expliquer :

«*Le point de départ de notre activité ecclésiale c'est le peuple des Andes, un peuple pauvre, un peuple croyant, animé d'une culture très particulière et pratiquant un syncrétisme unique. Nous nous sommes efforcés de l'accompagner avec respect et de lui transmettre le joyeux message du Dieu aimant, bon et miséricordieux. Les nouveaux évêques de Juli et Ayaviri auraient fait comprendre qu'ils ne sont pas d'accord avec cette spiritualité.*»

Il semble donc que le clergé péruvien soit divisé en son sein en fonction de ses accointances ou de sa défiance vis-à-vis de l'esprit de la théologie de la libération, entre ceux qui exercent leur ministère essentiellement pour assurer le bien spirituel des âmes en vue du ciel et ceux qui entendent, en plus... ou d'abord, leur apporter les biens de cette terre dont ils sont injustement privés et auxquels, de par la volonté même de Dieu, ils auraient droit, promouvant ainsi une Église pauvre au service des pauvres.

À cette première cause de division s'ajoute la très grande instabilité politique du pays à laquelle doit suppléer l'Église qui demeure une institution de stabilité, Église qui par ailleurs bénéficie d'un concordat conclu en 1980 et qui lui préserve encore des prérogatives juridiques auxquelles ne peuvent prétendre les sectes protestantes très agressives. En 2018, la Salle de Presse du Vatican avait indiqué que près de 90 % de la population péruvienne était catholique (Les statistiques de l'Église catholique au Chili et au Pérou, 11 janvier 2018, [https : //www. vaticannews. va/fr/](https://www.vaticannews.va/fr/))

Le 21 janvier 2018, lors de son voyage au Pérou, le pape François prêcha aux évêques la réconciliation. Mais en 2019, on vit trop clairement de quel côté penchait son souci pastoral lorsqu'il nomma à la tête du diocèse de Lima, le jour même où il acceptait la démission du cardinal Cipriani, le Père Carlos Castillo Mattasoglio, chargé d'enseignement à l'Université pontificale catholique du Pérou, ancien collaborateur et donc disciple du Père Gustavo Gutiérrez.

Mais en 2014, au tout début de son pontificat, il lui fallut d'abord régler la question du diocèse de Chiclayo (à suivre).

frère Pierre-Julien de la Divine Marie.

UNE ENCYCLIQUE SANS DESTINATAIRE

LA LETTRE ENCYCLIQUE *DILEXIT NOS*

DU SAINT-PÈRE FRANÇOIS

SUR L'AMOUR HUMAIN ET DIVIN DU CŒUR DE JÉSUS-CHRIST

LA dernière encyclique du pape François, appelé à Dieu le lundi de Pâques 21 avril dernier, restera comme le testament de son pontificat. Ce grand texte sur le Sacré-Cœur tranche avec les encycliques précédentes du Pape, tout simplement par son sujet religieux, ses nombreux exemples tirés de la doctrine des saints, des Pères et docteurs de l'Église, sans équivalent depuis le Concile !

Le Pape l'a signée le jeudi 24 octobre 2024. Deux jours après, le samedi 26 octobre, il concluait le Synode sur la synodalité, en promulguant *ipso facto* le rapport final et lui donnant force de magistère. Ces publications quasi simultanées ne sont pas une circonstance fortuite. Non plus une manière de faire passer, par un élan de dévotion, l'accélération de la réforme auprès des conservateurs. Ce n'en semble même pas une justification religieuse *a posteriori*. Non, l'encyclique *DILEXIT NOS* nous paraît être le fondement même, le moteur religieux, voulu par le pape François, prétendument appuyé sur l'Évangile et la tradition, d'une prochaine réussite espérée du projet du concile Vatican II pour le vingt et unième siècle.

C'est un constat d'échec pourtant lucide qui guidait le pape François : échec de la paix, échec de l'entente entre les hommes, partant échec du progrès de l'humanité, etc. En bref : échec de la chimère du Concile. Le remède qu'il a entrevu, c'est de redonner du cœur au monde, pour aboutir enfin au règne du cœur. Car si le cœur triomphe, alors, ce sera l'avènement de la civilisation de l'Amour, gage de la paix universelle par la bonne entente de tous avec tous : « *Le monde peut changer à partir du cœur* », a-t-il écrit (n° 28). Pour y parvenir, le cœur de l'homme se doit donc d'être large et généreux, ouvert à tous, attentif à toutes misères de son prochain. D'abord parce que le cœur a besoin de l'autre pour se découvrir et se réaliser lui-même. Ensuite, parce que, « *prendre le cœur au sérieux a des conséquences sociales* », que le Pape avait précisées dans la ligne de *GAUDIUM ET SPES* : c'est « *le progrès du genre humain* » (n° 29) par la participation à la construction du monde, de tous pour tous.

Le cœur du pape François se voulait ainsi. Le Cœur de Jésus aussi ?... pas tout à fait.

Mais, aveuglé par la chimère conciliaire, il semble

que le pape François ait préféré son propre cœur au Cœur du Jésus des Évangiles. Du moins, il a brossé un portrait de Jésus sur le modèle de son cœur à lui, bon et compatissant à toute pauvreté et misère, quelle qu'elle soit, sans examen... mais au prix de l'omission de rien moins que la moitié des Évangiles ! Inquiétant. (cf. *IL EST RESSUSCITÉ* n° 260, novembre 2024, p. 16-17).

Poursuivant son étude du cœur, le Pape introduisait un développement théologique pour montrer l'élan du Cœur de Jésus au sein de la Trinité, tourné vers son Père et y attirant les hommes.

Comme ce Cœur du Jésus du pape François est à moitié vrai, il en ressort une religion largement quêtiste, où, finalement, l'Amour, prétendu inconditionnel, de Dieu pour l'homme surclassera toutes difficultés, en tous et pour tous. Sans notion de vérité ni d'erreur, d'offenses à Dieu ni de repentir ou de rédemption. Et avec une restriction importante : pas d'ingérence du Bon Dieu dans notre vie d'ici-bas ! (cf. *Excursus, la vraie question : les révélations privées*, in *IL EST RESSUSCITÉ* n° 261, décembre 2024 p. 24-29)

Non, c'est l'Esprit d'Amour (du Père et du Fils ?) qui s'occupera de gouverner l'humanité. En distillant ses motions directement au sein du peuple de dieux ? C'est précisément cela que le Pape veut scruter.

D'abord dans l'Ancien Testament où le Pape ne trouvait que l'expression d'un amour de Dieu inconditionnel, et même lointain et indifférent au péché des hommes (cf. *IL EST RESSUSCITÉ* n° 262, janvier 2025, p. 26-32).

Alors, passant à l'« *histoire de la foi chrétienne* » (n° 102), le pape François a choisi ses exemples chez les saints.

Ce qui est séduisant pour nous, c'est que ce sont ceux que notre Père aurait lui-même choisis. La plupart sont Français (c'est notre honneur !), et le Pape a pris le temps d'expliquer chacun... du moins, la moitié de chacun. Car la mise en regard des études de notre Père sur ces mêmes saints (cf. *IL EST RESSUSCITÉ* n° 264, mars 2025, p. 9-20) a révélé des lacunes importantes, toujours dans le même sens. Ainsi nous en étions parvenus à saint François de Sales et sainte Jeanne de Chantal, dont le Pape n'avait retenu que la recherche d'une rencontre avec

Dieu, pour trouver le repos (quiétude !) en Dieu, dans le Cœur de Jésus. Notre Père nous avait montré dans la sainte amitié de ces deux grands saints, comme une figure de l'union des Cœurs de Jésus et Marie, œuvrant au salut des âmes dans un mystère de passion et de compassion, avec une ardeur décuplée par l'Amour, de Dieu, en Dieu. Ce qui est différent

d'une simple recherche du bonheur et du repos d'un cœur au fond centré sur lui-même.

Nous en arrivons au nœud de l'encyclique : Jésus va intervenir en personne en apparaissant à Paray-le-Monial, en 1673. Va-t-il abonder dans le sens du pape François ? Le moment est crucial, à vrai dire tragique.

IV. L'AMOUR QUI DONNE À BOIRE

(NOS 92 À 163, SUITE)

UNE NOUVELLE DÉCLARATION D'AMOUR.

Le pape François annonce : « *Les événements de Paray-le-Monial, à la fin du dix-septième siècle, se sont déroulés sous l'influence salutaire de cette spiritualité salésienne.* » (n° 119)

C'est vrai que Jésus a choisi d'apparaître à une visitandine, fille de saint François de Sales et de sainte Jeanne de Chantal. Mais notre Père observait que sainte Marguerite-Marie était quand même à part, à cause de la volonté du Sacré-Cœur de se révéler à elle pour une mission bien particulière. Il y a donc du nouveau :

« Que ce soit saint Jean Eudes ou saint François de Sales, ils nous ont appris la dévotion au Sacré-Cœur, cette grande voie de spiritualité qui réveille d'autres échos. Je ne vais pas remonter à saint Bernard, sainte Mechtilde, etc..., mais ils nous l'ont montrée. Je me complaisais à penser à la douceur de saint François de Sales qui est comme le miroir du Cœur de Jésus, et tout cela me conduisait à honorer aussi sainte Jeanne-Françoise de Chantal, à admirer l'harmonie, la fusion de ces deux cœurs en un seul par la grâce de Dieu, afin que nous ayons en eux deux une vue bien complète de ce qu'est le Cœur de Jésus et Marie dans son admirable unité. Chose merveilleuse qui me poussait à embraser mon cœur d'amour pour ces deux grands saints, quand il y en eut une qui frappa à la porte et qui entra sans qu'on lui ait donné permission. C'est sainte Marguerite-Marie.

« Je suis passé de ces deux grands saints à sainte Marguerite, me posant la question de savoir quelle avait été leur influence sur cette religieuse de la Visitation qui a tout de même une spiritualité très différente de celle de saint Jean Eudes, plus prononcée, plus accusée dans ses lignes maîtresses que celle de saint François de Sales et sainte Jeanne de Chantal. Elle est à part, parce qu'elle est la confidente du Sacré-Cœur. Jésus avait, en la choisissant, à lui dire des choses spéciales, non que ce soit une nouveauté dans la tradition [...]. Ce message de Marguerite-Marie, que le monde moderne évidemment repousse tant qu'il peut, a une importance capitale pour dénouer

une difficulté à laquelle nous nous heurtons. Elle donne sa clarté et elle impose la vérité de Jésus-Christ que nous ne pouvons pas fuir, que nous n'avons pas le droit de changer. Qu'est-ce ? » (frère Georges de Jésus-Marie, sermon du 29 janvier 1998)

À cette question, le pape François va donner sa réponse :

« *Sainte Marguerite-Marie Alacoque a fait le récit d'importantes apparitions entre la fin de décembre 1673 et juin 1675. De la première grande apparition, ressort essentiellement une déclaration d'amour. Jésus dit : "Mon divin Cœur est si passionné d'amour pour les êtres humains, et pour toi en particulier, que, ne pouvant plus contenir en lui-même les flammes de son ardente charité, il faut qu'il les répande par ton moyen et qu'il se manifeste à eux pour les enrichir de ses précieux trésors que je te découvre".* » (n° 119)

Ici, le Pape a censuré le Sacré-Cœur qui continuait ainsi : « *...ses précieux trésors que je te découvre et qui contiennent les grâces sanctifiantes et salutaires nécessaires pour les retirer de l'abîme de perdition. Et je t'ai choisie comme un abîme d'indignité et d'ignorance pour l'accomplissement de ce grand dessein afin que tout soit fait par moi.* » (Autobiographie n° 53)

Cela campe un tout autre horizon que celui du pape François ! Cette « *déclaration d'amour* » du Sacré-Cœur a un but très précis : « *Retirer de l'abîme de perdition* » les hommes, et le Sacré-Cœur attache visiblement une grande importance à son « *grand dessein* ».

Le Pape, lui, est très loin d'embrasser ce souci. Par trois fois il va exercer son « *discernement* » en censurant, selon le principe qu'il donne : « *Cette reconnaissance intense de l'amour de Jésus-Christ que sainte Marguerite-Marie nous a transmise nous offre de précieux stimulants pour notre union avec Lui. Cela ne signifie pas que nous nous sentions obligés d'accepter ou d'assumer tous les détails de cette proposition spirituelle, où, comme c'est souvent le cas, l'action divine est mêlée à des éléments humains liés à nos désirs, à nos préoccupations et à nos images intérieures.* » Le Pape se réfère ici aux

nouvelles *Normes de discernement des phénomènes surnaturels présumés*, du cardinal Fernandez.

Mais il ajoute : « *Il faut toujours la relire à la lumière de l'Évangile et de la riche tradition spirituelle de l'Église, en reconnaissant tout le bien qu'elle a fait à tant de sœurs et de frères. Cela nous permet de reconnaître les dons de l'Esprit-Saint dans cette expérience de foi et d'amour.* » (n° 121)

Que le pape François veuille se fonder sur « *l'Évangile et la riche tradition spirituelle de l'Église* » est certainement catholique. Concernant les dits et faits de sainte Marguerite-Marie, béatifiée par Pie IX, canonisée par Benoît XV, nous n'aurions rien à craindre. L'Église a pris le temps, beaucoup de temps, et a bien fait son travail. Mais pour le Pape, « *l'Évangile* », c'est celui qu'il nous a exposé, trié par lui. De même, de la « *riche tradition spirituelle* » il a amputé toute une partie. Et le Pape compte discerner l'action de l'Esprit-Saint ainsi ? Mais les dés sont pipés !

Le pape François a un *a priori*, que nous commençons à bien comprendre : il consiste à considérer le salut comme acquis, de plein droit tout simplement parce que Dieu fait miséricorde pour tous. Nos laideurs et nos péchés qui existent pourtant, le Pape le déplore, ne sont finalement rien en regard de ce Dieu, qui ne les considère que pour les pardonner... automatiquement, gratuitement, sans examen, ni jugement, encore moins châtement, apparemment sans nécessité de participation en retour d'un tel amour, à la rencontre duquel le pape François prétend nous inviter.

C'est la vieille hérésie de Socin (seizième siècle italien) que notre Père avait déjà retrouvée dans les nouveaux catéchismes au sortir du Concile, et que le pape François a bue au temps même de sa formation :

« L'erreur nous guette, celle de Socin, selon laquelle il n'en coûte rien à Dieu d'oublier les péchés parce qu'il est inaccessible à la colère, indifférent à toute justice, insensible à nos injures. À l'extrême opposé de la théorie protestante où Dieu se cabrait sous l'injure, on nous le donne ici comme établi dans une infinie bienveillance envers ses créatures jusqu'au point de supporter leurs révoltes et leurs extravagances sans réagir. Dès lors, le péché perd toute gravité, toute importance et n'a plus d'autre inconvénient que ses fâcheuses suites naturelles. Dieu ne compte plus. C'est ce socinianisme et ce rationalisme que distillent avec malice les Nouveaux Catéchismes, le hollandais pour adultes comme le français pour enfants ; je l'ai démontré ailleurs sans que personne n'ait rien à répondre (CRC n° 17, p. 4-5 ; n° 31, p. 6-9).

« Si tel est l'amour de Dieu pour nous, il cesse

d'être lié au fait de la Croix, il n'est plus une miséricorde sublime accordée dans la douleur au pécheur gracié. Arraché à son contexte évangélique, il se change en un attribut intemporel, nécessaire et finalement insignifiant, d'une divinité inaccessible à nos insultes comme à nos prières. Le bel amour que voilà ! Ainsi la réponse de Dieu aux péchés de l'humanité est connue d'avance, c'est un pardon sans condition qui prend figure de glaciale indifférence ! C'est la nouvelle religion qu'on apprend aux enfants et que les adultes découvrent avec une coupable satisfaction : « Paix sur la terre aux hommes qu'il aime... Dieu aime l'Homme » ! Mais qu'est-ce qu'un amour qui supporte sans broncher tous les mépris, toutes les révoltes, toutes les ingratitude ? Si un homme nous montrait jamais pareil amour nous n'en voudrions pas, je crois même que nous le détesterions. Alors, Dieu ! » (CRC n° 43, p. 7, avril 1971)

C'est pourtant ce qui semble être l'objet de l'encyclique : découvrir puis aller à la rencontre personnelle de cette miséricorde, selon le cœur du pape François. Mais ce dieu du pape François n'est plus le Dieu de Jésus-Christ, notre Bon Dieu catholique !

Et comme le Pape ne peut pas y plier sainte Marguerite-Marie, ou plutôt le Sacré-Cœur, il va choisir et trier en fonction de son idée de ce que doit être le Sacré-Cœur. En religion, lorsqu'on opère ainsi un « choix », c'est très simplement : une hérésie (*haïresis*, en grec : choisir).

Mais ainsi, il passe complètement à côté du principal du message du Sacré-Cœur à Paray-le-Monial et qui est en définitive le tout de notre religion. Notre Père, qui sera un jour déclaré le Docteur mystique de la foi catholique, n'avait pas son pareil pour l'expliquer très simplement :

« Sainte Marguerite-Marie a, je ne dis pas ajouté à la Révélation du Christ, mais a ajouté une sorte d'explication de l'Évangile qui est absolument saisissante, à savoir que Dieu est Saint. C'est assez inaccessible à nos esprits. Dieu est Saint, c'est-à-dire que Dieu est parfait, que Dieu ne supporte pas en lui-même, évidemment, la moindre tare, imperfection. Dieu est Saint, Il accomplit toutes vertus, toute justice ; en lui, il n'y a point de vices, de tentations, de faiblesses. Ce Dieu est tellement Saint qu'il ne peut pas accepter en sa présence le moindre péché, la moindre injustice, la moindre déloyauté, la moindre impureté. Tous, nous sommes plus ou moins atteints par le péché originel, il nous en reste quelque chose et, dans sa Sainteté de Justice, Dieu ne peut pas supporter en sa présence l'injustice. Il faut donc réparer, il faut donc que l'on paie le prix de cette injustice, afin que dans sa justice souveraine, Dieu puisse nous pardonner. C'est une affirmation tout à fait fautive de dire que Dieu ne pardonne

pas le péché, comme le faisaient les jansénistes, mais c'est une chose tout à fait fausse et aussi contemporaine de Marguerite-Marie, qui s'appelle le **quiétisme**, de dire que Dieu nous aime tellement qu'il nous pardonne tous nos péchés. Dieu peut faire de ce pécheur un innocent, lui rendre sa virginité première, lui rendre la blancheur de son âme au sortir du baptême, mais il le fait en payant pour lui. Il y a une justice divine qui exige une réparation proportionnée à la faute, à la tache qui nous a souillés.

« *Sainteté de Justice, ô Sainteté de Justice, que vous êtes terrible !* C'est alors que son amour choisit des âmes d'élection comme cette Marguerite-Marie pour devenir l'instrument de son amour, l'instrument du salut de toutes ces âmes qu'il veut sauver, car dans sa miséricorde, Il veut les sauver. Cependant, il faut qu'on paie comme son Fils a payé, que d'autres âmes se lèvent pour payer afin qu'à ce prix, ces âmes pécheresses se retrouvent dans la clarté de l'innocence au jour du jugement dernier. C'est la Sainteté de Miséricorde.

« Il y a donc en Dieu justice, une justice que sa Sainteté exige. Le Ciel, c'est le principal de l'existence puisque cela durera des siècles et des siècles après les années passées sur la terre ; nous sommes donc tous voués au Ciel. Dans le Ciel, Il ne pourra pas supporter, et les élus ne pourront pas supporter de voir la moindre tache, la moindre souillure, la moindre injustice. Au Ciel, nous serons tous parfaits par la grâce de Dieu, par l'amour de Dieu, mais encore il aura fallu que quelqu'un paie. Sainte Marguerite-Marie s'est trouvée pour ainsi dire affublée du péché, des péchés de tous ses proches et des péchés de sa communauté, des imperfections, pour ne pas dire des vices, qui s'y étaient glissés. La voilà qui est comme Jésus qui s'est fait péché pour nous, la voilà qui a été chargée des péchés de ses sœurs, de ses sœurs qui n'étaient pas, vis-à-vis d'elle, d'une charité parfaite. Il fallait qu'elle souffre tout cela pour leur salut.

« Notre-Seigneur nous montrait cela pour que nous nous convertissions, afin que nous invoquions les mérites des saints, les mérites de la Vierge Marie pour être sauvés ; et, si nous étions choisis par Notre-Seigneur pour l'aimer davantage, rentrer dans cette économie de son amour, dans cette Sagesse... » (*frère Georges de Jésus-Marie, sermon du 17 octobre 1993*)

Notre père mettait lui-même en pratique ce dessein de miséricorde, par amour, en retour de cet Amour :

« Je me lève le matin pour plaire à Dieu et prêt à assumer ma croix quotidienne par sa grâce, afin que, par cette croix, Il puisse assouvir son désir de miséricorde. C'est prodigieux, c'est une religion qui est tragique d'une certaine manière, mais le tragique

débouche sur une béatitude infinie au Ciel. Pour ma part, je ne peux croire au bonheur éternel du Ciel que si je sais que des âmes ainsi souffrent avec le Christ pour la Rédemption du genre humain car enfin, tous ces gens qu'on voit dans le métro, à la télé ou ailleurs, tous ces gens qui n'ont ni foi ni loi, sont-ils voués à aller en enfer ? Jésus-Christ ne le veut pas, la Vierge Marie intercède, mais pour que ces gens-là puissent être l'objet d'une miséricorde immense de Notre-Seigneur, il faut que s'interposent des âmes choisies.

« C'est la parole de la Vierge Marie à Fatima qui vient redoubler les leçons du Sacré-Cœur de Paray-le-Monial, à savoir que tant d'âmes vont en enfer parce que personne ne fait réparation pour elles. C'est extraordinaire, cette parole ! Cela doit vous donner une soif du salut des âmes, mais qui ne s'en tient pas à des vœux platoniques, et j'accepte ma croix, ma croix bien mesurée à ma faiblesse, ma croix de rien du tout, mais j'accepte le peu de choses que Dieu me demande, le peu de contradictions, le peu de peines intimes ou extérieures que Dieu me demande pour ce salut des âmes. C'est ainsi que je peux montrer à Notre-Seigneur l'amour que j'ai pour lui et qui n'est que le débordement, la reproduction dans mon cœur de l'amour que lui-même a pour moi, pécheur, et pour les autres avec moi.

« Voilà comment cette sainte Marguerite-Marie me paraît être une âme d'une grandeur étonnante. On ne l'a pas assez glorifiée ; on n'a pas compris sa vie, on n'a pas encore compris le message de Paray-le-Monial, et pas davantage celui de Fatima. Il y a à découvrir dans ces trésors des siècles passés les raisons mêmes de notre conversion, de notre perfection et du salut du genre humain qui nous est promis pour bientôt. » (*ibid.*)

Alors, l'amour, la rencontre d'amour avec le Seigneur, oui, mais pour souffrir pour son amour et ainsi le consoler, et gagner des âmes. L'angoisse du salut des âmes qui est celle du Sacré-Cœur, et de tous les saints, ne semble pas être du tout la préoccupation du pape François.

Il poursuit : « *Cette manifestation est une invitation à grandir dans la rencontre avec le Christ grâce à une confiance sans réserve, jusqu'à atteindre une union pleine et définitive* : "Il faut que ce divin Cœur de Jésus soit tellement substitué en la place du nôtre que Lui seul vive et agisse en nous et pour nous ; que sa volonté [ici le Pape a censuré :... *tienne tellement la nôtre anéantie qu'elle...*] puisse agir absolument sans résistance de notre part ; et enfin que ses affections, ses pensées et ses désirs soient en la place des nôtres, mais surtout son amour, qui s'aimera Lui-même en nous et pour nous. Et ainsi,

cet aimable Cœur nous étant tout en toute chose, nous pourrions dire avec saint Paul que nous ne vivons plus, mais que c'est Lui qui vit en nous". » (n° 122 citant une lettre de sainte Marguerite-Marie censurée...)

Cette lettre de sœur Marguerite-Marie à la sœur de la Barge, est magnifique. Mais c'est la lettre d'une sainte maîtresse des novices à une religieuse, pour sa direction spirituelle ! Ce n'est pas tout le monde, hélas ! qui en est à ce point de perfection que de pouvoir cesser de craindre l'enfer et se jeter dans le brasier ardent du Sacré-Cœur. Notre Père l'expliquait en conclusion de sa grande retraite sur *Le secret de Paray-le-Monial*, ce bonheur est principalement « la voie parfaite des religieux » selon l'expression de notre Père, qui ont tout laissé pour l'amour du Sacré-Cœur.

« Pour ceux qui ont échappé à cette terreur par des réelles contritions, amendements, et sont revenus à la régularité et à l'ardeur de la vie de communauté, l'impression de l'intime convenance de l'état de consacré avec la sainteté d'amour est incomparable. Intime convenance de notre état pour répondre à l'amour de ce Cœur par un amour semblable : les trois vœux de chasteté, de pauvreté et surtout d'obéissance, dans le cadre d'une communauté fraternelle, communauté tenue dans la régularité par la sainte Règle, voilà le cadre où l'on peut aimer Notre-Seigneur.

« Quand deux êtres s'aiment passionnément, ils cherchent le cadre, le lieu secret où ils pourront échanger leur amour en toute paix et tranquillité, certitude de ne pas être dérangés, et ferveur. Ce cadre, c'est la vie de communauté sous la règle, dans l'obéissance, dans l'amour fraternel. Et ainsi ces âmes se rendent compte que la sainteté d'amour est devenue la grande maîtresse de toute leur vie. Elles peuvent se livrer à l'amour. Et selon une parole très remarquable de notre sainte, dans la Lettre à la sœur de la Barge [cette même lettre que le Pape vient de citer] : « Nous avons des cœurs pour aimer et des corps pour souffrir. » Voilà qui est dit en deux mots. Le religieux découvre avec ravissement, quand il aborde cette sainteté d'amour, qu'il a un cœur bien situé dans ce lieu favorable qu'est la communauté, le monastère, la Visitation Sainte-Marie par exemple ; dans ce cadre, son cœur peut aimer à loisir, et son corps peut souffrir. Il n'est pas marié, il n'est pas exposé aux dangers du monde, aux sollicitations du monde. Son corps est là pour souffrir. » (Frère Georges de Jésus-Marie, *Le secret de Paray-le-Monial*, retraite de l'automne 1985)

Et notre Père résumait ainsi cette merveilleuse doctrine mystique enseignée par le Sacré-Cœur à sainte Marguerite-Marie :

« L'amour appelle l'amour. Nous sommes en plein dans la pensée brûlante de notre sœur Marguerite-Marie. Un amour qui préfère invinciblement souffrir que jouir, tant que la vie va durer. Les séraphins jouissent dans le Ciel, mais ils jouissent pour nous et ils prient pour nous. Mais nous, pendant ce temps, livrons-nous à la souffrance qu'ils ne peuvent endurer.

« L'amour appelle la réparation, l'expiation. L'amour du Cœur de Jésus, tellement blessé, cet amour même du religieux ou de la religieuse est blessé de toutes les injures subies, toutes les épines qui blessent le Cœur de Jésus et le Cœur de Marie. Cet amour va se porter à la réparation, à l'expiation. Si ardemment qu'il va s'offrir en victime à la justice de Dieu, pour les pécheurs. Cela sera toute une étape de sa vie, surtout s'il y est appelé d'une manière concrète, comme d'une mission spéciale, comme sainte Marguerite-Marie l'a été un beau jour, s'est refusée et finalement l'a acceptée.

« Ensuite, quand l'amour progresse encore, cet amour veut souffrir par amour de son bien-aimé. Il se porte si ardemment vers son bien-aimé que, sans aucun autre motif, son oblation se fait immolation de soi à l'amour même : « Faites de moi ce que vous voudrez, c'est-à-dire consommez-moi, détruisez-moi selon votre bon plaisir pour la satisfaction et la consommation de notre mariage, mariage eucharistique. » » (*ibid.*)

Cela, c'est la pure mystique catholique, au plus loin de toute illusion quétiste, comme aussi de tout rigorisme janséniste.

Le pape François donne une dernière idée sur les révélations de Paray : « À un autre moment, nous constatons que celui qui se donne à nous c'est le Christ ressuscité, plein de gloire, de vie et de lumière. Certes, Il parle ailleurs des souffrances endurées pour nous et de l'ingratitude qu'Il reçoit ; mais ici ce ne sont ni le sang ni les blessures souffrantes qui ressortent, mais la lumière et le feu du Vivant. Les plaies de la Passion ne disparaissent pas, mais sont transfigurées. » (n° 124)

C'est gentil pour le Sacré-Cœur de lui reconnaître cette Gloire de la Résurrection. Mais, en même temps, et c'est mystérieux, Jésus continue à souffrir... de ses ministres qui lui refusent la Gloire qu'il est venu précisément demander à Paray-le-Monial, en juin 1689, lors d'une dernière apparition à sainte Marguerite-Marie. Celle-ci en fit le récit dans une lettre à mère de Saumaise, juste après la fête du Sacré-Cœur de 1689 :

« Il désire donc, ce me semble, entrer avec pompe et magnificence dans la maison des princes et des rois pour y être honoré autant qu'il y a été outragé, méprisé et humilié en sa Passion, et qu'il reçoive autant de plaisir de voir les grands de la terre abaissés et humiliés.

liés devant lui, comme il a senti d'amertume de se voir anéanti à leurs pieds. »

Et le Sacré-Cœur continuait, à l'adresse du roi de France Louis XIV : « *Fais savoir au fils aîné de mon Sacré-Cœur que, comme sa naissance temporelle a été obtenue par la dévotion aux mérites de ma sainte Enfance, de même il obtiendra sa naissance de grâce et de gloire éternelle par la consécration qu'il fera de lui-même à mon Cœur adorable qui veut triompher du sien, et par son entremise de celui des grands de la terre.* » (Lettre n° 100 de sainte Marguerite-Marie à mère de Saumaise, juin 1689)

Voilà ce que le Sacré-Cœur voulait : régner sur nos sociétés humaines. Hélas, Louis XIV n'en fit rien. Nos papes modernes pas davantage pour ce qui concerne les nouvelles demandes du Cœur de Jésus

exprimées à Fatima. Et de cette "invasion" du Sacré-Cœur dans notre univers terrestre pour y régner, il n'est pas du tout question dans l'Encyclique... pire, cette volonté expresse du Sacré-Cœur de voir honorer le Cœur Immaculé de Marie semble même supplantée par l'ambition d'un autre règne instauré depuis le Concile, celui de l'Homme qui se fait dieu, et se constitue en fraternité universelle, indépendante du Bon Dieu.

Jésus s'en est plaint à sœur Lucie, le 29 août 1931 à Rianjo : « *Fais savoir à mes ministres, étant donné qu'ils suivent l'exemple du roi de France en retardant l'exécution de ma demande, qu'ils le suivront dans le malheur.* »

Mais Jésus ajoutait : « *Jamais il ne sera trop tard pour recourir à Jésus et à Marie.* »

CONCLUSION

Il n'est pas nécessaire que nous poursuivions plus loin l'étude littérale de cette encyclique du pape François. La suite et la fin de cette quatrième partie vérifient amplement ce que nous avons déjà démontré, à savoir une mutilation de la religion catholique, pour en faire un quiétisme sans mystère de la Rédemption, ni péché originel, ni inquiétude du salut des âmes.

Le pape François poursuit ses falsifications et omissions en étudiant saint Claude de La Colombière, saint Charles de Foucauld. Il s'étend longuement sur sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus, sur sa petite voie d'enfance. Mais à aucun moment il ne mentionne ce qui fait le fond de toute la vocation de cette très grande sainte : le salut éternel des âmes. Et c'était réellement le souci de toute sa vie, tel qu'elle l'a affirmé dans *l'Histoire d'une âme* :

« Un dimanche, en regardant une photographie de Notre-Seigneur en Croix, je fus frappée par le Sang qui tombait d'une de ses mains Divines, j'éprouvai une grande peine en pensant que ce sang tombait à terre sans que personne ne s'empresse de le recueillir, et je résolus de me tenir en esprit au pied de la Croix pour recevoir la Divine rosée qui en découlait, comprenant qu'il me faudrait ensuite la répandre sur les âmes. Le cri de Jésus sur la Croix retentissait aussi continuellement dans mon cœur : "J'ai soif !" Ces paroles allumaient en moi une ardeur inconnue et très vive. Je voulais donner à boire à mon Bien-Aimé et je me sentais moi-même dévorée de la soif des âmes. Ce n'était pas encore les âmes de prêtres qui m'attiraient, mais celles des grands pécheurs, je brûlais du désir de les arracher aux flammes éternelles. »

Et encore, au seuil de son éternité de gloire, sur son lit de douleur : « Non, jamais je n'aurais cru

qu'on pouvait tant souffrir, jamais, jamais ! Je ne puis m'expliquer cela que par les désirs ardents que j'ai eu de sauver des âmes. »

Le pape François a préféré enseigner la « *réparation sociale* », qui est le but avoué, la fin de la religion que François a exposée tout au long de son encyclique, et qui en occupe toute la cinquième partie. « *Avec le Christ, nous sommes appelés à construire une nouvelle civilisation de l'amour sur les ruines que nous avons laissées en ce monde par notre péché. Telle est la réparation que le Cœur du Christ attend de nous. Au milieu du désastre laissé par le mal, le Cœur du Christ veut avoir besoin de notre collaboration pour reconstruire le bien et le beau.* » (n° 182)

Aussi incroyable que cela puisse paraître, le pape François explique tout tranquillement que c'est le Sacré-Cœur qui va être la cheville ouvrière, pour l'homme qui n'y a pas réussi pour le moment, de la construction de la « *civilisation de l'amour* », cette chimère conciliaire, proclamée par le pape Paul VI, d'une fraternité universelle. C'est un renversement prodigieux de l'ordre voulu par le Sacré-Cœur. Toutes les énergies de la religion catholique, ou du moins de la religion du pape François qui lui ressemble, mais qui n'est plus catholique, sont mises en œuvre : « *Saint Jean-Paul II a également déclaré que, pour construire la civilisation de l'amour, l'humanité a aujourd'hui besoin du Cœur du Christ. La réparation chrétienne ne peut être comprise uniquement comme un ensemble d'œuvres extérieures, bien qu'indispensables et parfois admirables. Elle exige une mystique, une âme, un sens qui leur donne force, élan et créativité inlassables. Elle a besoin de la vie, du feu et de la lumière qui procèdent du Cœur du Christ.* » (n° 184)

De fait, cette cinquième partie recèle de très beaux

passages : tout le vocabulaire religieux, et même mystique, y passe, de la « consolation » (n° 151) à la « beauté du pardon » (n° 187) en passant par la « componction » (n° 158), l'« Acte d'offrande à l'Amour miséricordieux » de sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus (n°s 195 à 199), et Jésus « doux et humble de cœur » (n° 202). C'est séduisant. Cela ressemble beaucoup à notre religion catholique... à moitié... Car jamais il n'est question de salut éternel, jamais il n'est question de correspondre à l'Amour de Dieu, à sa vérité, à son dessein de salut des âmes. C'est l'homme qui dirige, qui prend modèle, qui a besoin des forces procurées par le Cœur du Christ, pour son grand œuvre de la fraternité universelle. Et même, ce ne sera pas sans le Christ : « Notre réparation au Cœur du Christ s'adresse donc en définitive au Père qui se réjouit de nous voir unis au Christ lorsque nous nous offrons par Lui, avec Lui et en Lui. » (n° 204) Cependant, sans que Jésus n'en soit jamais ni le centre ni la fin : « Ces actes d'amour du prochain, avec les renoncements, les abnégations, les souffrances et les peines qu'ils comportent, remplissent cette fonction réparatrice lorsqu'ils sont nourris par la charité du Christ qui nous rend capables d'aimer comme Il a aimé. Et c'est de cette manière qu'Il aime et sert à travers nous. » (n° 203) Pauvre Jésus devenu serviteur de la fraternité universelle !

Pas besoin non plus de Vierge Médiatrice de toutes grâces. Le Pape dénie ce titre à la Sainte Vierge explicitement (n° 176), remettant Marie à sa place en citant *LUMEN GENTIUM* (le « rôle subordonné de Marie »). Il complète par ceci : « La dévotion au cœur de Marie n'entend pas affaiblir l'adoration unique due au Cœur du Christ, mais la stimuler. » (n° 176) Notre Père vengeait l'honneur de notre Reine dans l'*AUTODAFÉ* : « Dites ce que vous voudrez, mais ceux qui parlent en ces termes, se donnant comme l'Église, ont envers la Très Sainte Vierge Marie une absence de tact, de vénération, de respect, d'amour qui est, ici, scandaleux. » (*Autodafé*, p. 129)

Enfin, le pape François conclut son encyclique *DILEXIT NOS* en la donnant comme le couronnement de son œuvre : « Ce document nous a permis de découvrir que le contenu des encycliques sociales *LAUDATO SI'* et *FRATELLI TUTTI* n'est pas étranger à notre rencontre avec l'amour de Jésus-Christ. En nous abreuvant de cet amour, nous devenons capables de tisser des liens fraternels, de reconnaître la dignité de tout être humain et de prendre soin ensemble de notre maison commune. » (n° 217)

La religion du pape François se présente donc comme une nouvelle métastase du cancer conciliaire qui ronge l'Église depuis soixante ans. Plus virulente que les précédentes, car elle s'appuie largement sur les « acquis » de Jean-Paul II et Paul VI et en

bénéficie. Distincte cependant par son côté cordial et presque religieux, elle n'en est que d'autant plus nocive. Dans le cas du pape François, cette métastase conciliaire a attaqué le cœur pour largement dériver en anarchisme, comme il advient de tout quiétisme depuis Fénelon. Durant tout son pontificat, le pape François a largement manifesté cette hantise d'abolir toute « structure » contraignante tant politique qu'ecclésiastique au nom de la liberté du cœur. Ici, il est notable qu'il n'est jamais fait mention d'une quelconque institution durant tout ce long texte. Sauf à la toute fin, pour appeler, dans l'élan même de cette religion et en conséquence nécessaire, à la réforme de l'Église, en ses « structures » :

« L'Église aussi en a besoin pour ne pas remplacer l'amour du Christ par des structures dépassées, des obsessions d'un autre âge, adoration de sa propre mentalité, des fanatismes de toutes sortes qui finissent par prendre la place de l'amour gratuit de Dieu qui libère, vivifie, réjouit le cœur et nourrit les communautés. Un fleuve qui ne s'épuise pas, qui ne passe pas, qui s'offre toujours de nouveau à qui veut aimer, continue de jaillir de la blessure du côté du Christ. Seul son amour rendra possible une nouvelle humanité. » (n° 219)

« On ne travaille pas pour l'Église, on travaille pour l'humanité », c'était déjà le slogan du Sillon, condamné par saint Pie X en 1910. (*LETTRE SUR LE SILLON*, n° 39)

CŒUR SACRÉ DE JÉSUS, QUE VOTRE RÈGNE ARRIVE !

« Jésus veut régner sur le monde. C'est un règne de douceur, un règne de tendresse, de sainteté, de pureté, mais c'est un règne exigeant, qui nous demande de ne pas faire notre volonté à nous, mais sa volonté à Lui, qui nous demande de ne pas penser notre vie et la vie des autres selon nous, selon nos projets, mais selon sa volonté à Lui. Et sa volonté, c'est de régner sur tout, sur toute notre vie, sur toute notre vie intime, sur toute notre vie familiale, sur toute notre vie professionnelle, politique, nationale et internationale.

« Voilà ce qu'est pour nous la dévotion au Cœur de Jésus : la docilité au Cœur de Jésus. » (*Abbé Georges de Nantes, conférence donnée au Canada, novembre 1974*)

Prions pour le successeur du pape François, afin qu'il entre dans cette docilité aimable au Cœur de Jésus qui « VEUT QU'ON VÈNÈRE AVEC LUI LE CŒUR IMMACULÉ DE MARIE » (sainte Jacinthe de Fatima). Alors, le cancer conciliaire sera extirpé par la pratique de la dévotion réparatrice des cinq premiers samedis du mois, si chère au Sacré-Cœur de Jésus, pour le triomphe du Cœur Immaculé de Marie, notre Mère à tous, à jamais !

père Sébastien du Cœur de Marie Immaculée.

CAMP NOTRE-DAME DE FATIMA 2024

LA “FRANCE DE MARIE” AU XIX^e SIÈCLE :

L'IMMACULÉE, RÉGENTE DE FRANCE

DANS son beau livre sur Notre-Dame de Lourdes, Henri Lasserre écrit : « *Un des plus beaux privilèges de la souveraineté, c'est le droit de faire grâce.* » Après les horreurs sanglantes et sacrilèges de la Révolution, après les épaisses ténèbres des fausses “Lumières” que la France prétendit exporter dans tout l'univers, la Reine du Ciel, qui est pleinement Reine de France, notre Reine ! depuis l'acte royal du 10 février 1638, exerça ce droit de grâce. Il faut dire que beaucoup de ses enfants, victimes innocentes, avaient payé le prix fort de l'expiation et de la rédemption, aux jours de la puissance des ténèbres. Alors s'ouvrit un nouveau siècle de grâces mariales qu'on allait appeler « *le siècle de l'Immaculée* ».

Sa lumière sans tache commença à luire de nouveau, oh ! petitement, à Maisières dans le Doubs,

au sud de Besançon. C'était aux Pâques fleuries de l'année 1803. Une petite fille, Cécile Mille, revenait de l'église paroissiale où elle avait fait sa première communion. Soudain, elle vit dans un vieux chêne, appelé dans la région “*le chêne de Notre-Dame*”, une belle Dame entourée de deux lumières mystérieuses. Sa sœur qui l'accompagnait, et sa famille à qui elle raconta tout, ne la crurent pas, mais le 15 août suivant, la même vision se reproduisit, et quand on voulut y voir de plus près, on s'aperçut que ledit chêne avait une fente qui, avec les années, s'était peu à peu refermée sur une jolie petite Vierge à l'Enfant. Celui-ci tenait un globe surmonté d'une croix tandis que sa Mère lui offrait une grappe de raisin. “*Notre-Dame des Lumières*” est encore aujourd'hui un lieu de pèlerinage fréquenté de Franche-Comté.



La statue de Notre-Dame de France, qui domine la cité mariale du Puy-en-Velay, a été inaugurée le 12 novembre 1860, dans l'élan de la proclamation du dogme de l'Immaculée Conception. Son piédestal fut payé par l'obole des 300 000 élèves des Écoles Chrétiennes, et la statue fut fondue avec les canons pris à Sébastopol, le 8 septembre 1855. « *Notre-Dame de France, un nom que nous te fîmes.* » (Frédéric Mistral)

« MARIE POUR SOUTIEN »

Dans sa retraite sur “*LA RELIGION DE NOS PÈRES*” (1988), notre Père a montré que la Sainte Vierge avait été le perpétuel secours de tous ceux que le Ciel suscita au lendemain de la Révolution, pour en réparer les crimes et reconstruire sur les ruines accumulées : le Père de Clorivière (1735-1820) fondant les *Prêtres du Cœur de Jésus* et, avec mère Adélaïde de Cicé, les *Filles du Cœur de Marie* ; l’abbé Coudrin (1768-1837), créant à Poitiers avec Henriette Aymer de La Chevallerie l’*Institut des Sacrés-Cœurs de Jésus et de Marie et de l’adoration perpétuelle du Saint-Sacrement*, communément appelés *Picpuciens*, du nom de la maison mère rue de Picpus à Paris, où ils devinrent les gardiens de la très belle statue de Notre-Dame de Paix. Le 2 février 1801, un ancien jésuite, le P. Delpuits, inaugurait dans son logement parisien, sous le titre de “*Marie, secours des chrétiens*”, une congrégation d’étudiants qui firent leurs Pâques publiquement à Notre-Dame ; telle fut l’origine de la “*Congrégation*”, œuvre de piété, de bienfaisance et d’apostolat qui, par son côté d’organisation secrète, devint l’épouvantail des libéraux.

Le même jour, à Bordeaux, douze jeunes gens, groupés autour de l’abbé Guillaume-Joseph Chaminade, s’engageaient au service de la Sainte Vierge, selon l’inspiration qu’il en avait reçue à Saragosse, aux pieds de la *Virgen del Pilar*. Cette petite armée de la Vierge regroupa bientôt sept cents Congréganistes, d’où sortira en 1817 la *Société de Marie*, avec ses deux branches, les *Marianistes* et les *Filles de Marie Immaculée*, à qui le fondateur assignait la mission de combattre l’hérésie des temps modernes : le libéralisme et son corollaire, l’indifférence religieuse. « *Maria duce !* » disait-il, car « *à Elle est réservée de nos jours une grande victoire : la gloire de sauver la foi du naufrage dont elle est menacée parmi nous* ».

Comme l’œuvre d’enseignement et d’éducation chrétienne était la plus urgente, d’humbles familles religieuses se fondèrent un peu partout pour l’entreprendre, et tout naturellement se placèrent sous le patronage de la Sainte Vierge : Sœurs de la Présentation avec Marie Rivier en Ardèche, Sœurs de saint Thomas de Villeneuve à Paris, de saint Joseph de Cluny en Bourgogne, etc.

1814, c’est enfin le retour du Roi, la Restauration de la Monarchie très chrétienne, qui n’a toutefois pas su se débarrasser du “noyau dur” de la Révolution et sera gangrenée par le vice du parlementarisme, imposé par la Charte. Cependant, lors de son débarquement à Calais, Louis XVIII prend soin de renouer la tradition mariale de ses ancêtres. La cathédrale de Boulogne étant détruite, c’est à l’église paroissiale qu’il se fait conduire pour rendre hommage à la Vierge suzeraine des rois de France. Un prêtre boulonnais, l’abbé Haf-

freingue, décide d’acheter l’emplacement de l’ancienne cathédrale et, dès 1820, réunit les fonds nécessaires pour la reconstruire. Le 8 décembre 1829, il peut déjà célébrer la messe dans la chapelle d’abside.

Après l’échec d’un nouveau Concordat en 1817, une lutte sans merci se poursuit entre l’Université et le clergé : à qui formera l’âme des jeunes gens... À Saint-Laurent-sur-Sèvre, le Père Gabriel Deshayes restaure la *Compagnie de Marie* du Père de Montfort et lui adjoint les *Frères de saint Gabriel*. Mère Émilie de Rodat fonde dans le Rouergue l’*Institut de la Sainte-Famille* pour l’éducation des jeunes filles. En 1816, Mgr de Mazenod, évêque de Marseille, crée les *Oblats de Marie Immaculée* pour les missions intérieures et le service des sanctuaires de pèlerinage. À Lyon, en 1817, Marcellin Champagnat rassemble ses *Petits Frères de Marie*, destinés à l’éducation des enfants pauvres. Tandis qu’à Belley, son ami le Père Colin fonde en 1822 les *Maristes*, qu’il voulait « *tout cachés dans le Cœur de Marie et vivant de sa Vie... Qu’Elle vous y renferme si bien que vous ne puissiez jamais en sortir.* »

Tous les deux, Champagnat et Colin, ont fait leur séminaire avec Jean-Marie Vianney, nommé en 1818 vicaire de la petite paroisse d’Ars. Celui-ci va accompagner, précéder même la montée de son siècle vers la glorification de l’Immaculée Conception. « *C’est ma plus vieille affection*, disait-il, *je l’ai aimée avant de la connaître.* » Elle lui apparut à plusieurs reprises et ouvrit à Ars par le ministère de son saint Curé, avant même ses premières manifestations publiques en France, une fontaine de grâce et de miséricorde jaillissant de son Cœur Immaculé. Ne nous y trompons pas, cette dévotion intime était pour soutenir un terrible combat, comme l’explique notre Père :

« *Vicaire, Jean-Marie Vianney a eu pour curé un réchappé de la tourmente pour qui le temps des martyrs était fini, mais le temps des confesseurs était venu. Le démon ne ferait plus verser le sang, mais il corromprait lentement et gagnerait tout le peuple par la facilité et l’ignorance religieuse. Il fallait le démasquer et le combattre par le jeûne et la prière, par la prédication incessante et les sacrements...* » (LETTRE À MES AMIS n° 41)

Le curé d’Ars consacra sa paroisse à la Sainte Vierge une première fois dans son sanctuaire de Fourvière à Lyon, le 6 août 1823. À partir de ce jour, se réjouissait-il, « *Ars n’était plus Ars* », l’Immaculée en avait repris possession ! Elle fit de même à travers toute la France, en suscitant d’innombrables fondations religieuses, éducatrices, hospitalières, missionnaires. Qu’on pense à l’admirable “*Rosaire Vivant*” de la bienheureuse Pauline-Marie Jaricot à Lyon (1826), accompagnant par la prière du Rosaire son Œuvre non moins admirable de la Propagation de la foi !

LE SCEAU DE NOTRE REINE

Mais bientôt l'Immaculée s'engagea directement dans la lutte, quand le démon, furieux d'une Restauration qui, malgré ses faiblesses, lui faisait obstacle, suscita en 1830 une nouvelle Révolution.

« Dans sa grande miséricorde, notre Père Céleste avait prévu que la Vierge Immaculée demeurerait au centre de la ville si comblée de grâces déjà, au plein milieu des horreurs révolutionnaires, pour en soutenir les persécutés et y maintenir la dévotion à son Cœur Immaculé à travers les temps d'apostasie qui allaient venir. » (CRC n° 321, p. 2)

Cette Révolution dite des “trois Glorieuses”, bien plutôt odieuses Journées de juillet 1830, en contraignant le roi Charles X à l'abdication et à l'exil, dépouillèrent et renversèrent notre divin Roi de son trône.

La protection de l'Immaculée Conception se fit alors sentir non seulement sur la Congrégation des Filles de la Charité, Rue du bac, comme nous allons le voir, mais aussi à deux pas de là, au couvent des Oiseaux, boulevard des Invalides.

Entre les deux, les Gardes suisses se firent massacrer dans leur caserne de la rue de Babylone et tout le quartier retentit de fusillades et de cris de haine contre les prêtres.

Mais aux “Oiseaux”, la supérieure mère Marie-Sophie avait fait inscrire sur les ouvertures du couvent : « Marie a été conçue sans péché ! » Et la Maison fut épargnée. C'est à ce moment-là que la Sainte Vierge est “montée en ligne”. Tout s'est passé comme si « Jésus vous a donné cet ordre : faire face, et maintenant reconquérir par la miséricorde et la tendresse ces bêtes fauves, ces animaux impurs, adopter cette foule pécheresse et, l'aimant par la grâce du Frère Aîné, la convertir à Dieu et la réconcilier avec Lui par la force de votre Amour maternel. » (Georges de Nantes, *Page mystique* n° 33)

Cette reconquête, ce drame sacré qui a commencé en 1830, se déroulera en cinq actes, cinq apparitions

majeures qui forment, si on rejoint les lieux où elles se sont produites, un grand “M”, comme le sceau de notre Reine sur le royaume de sa dilection.

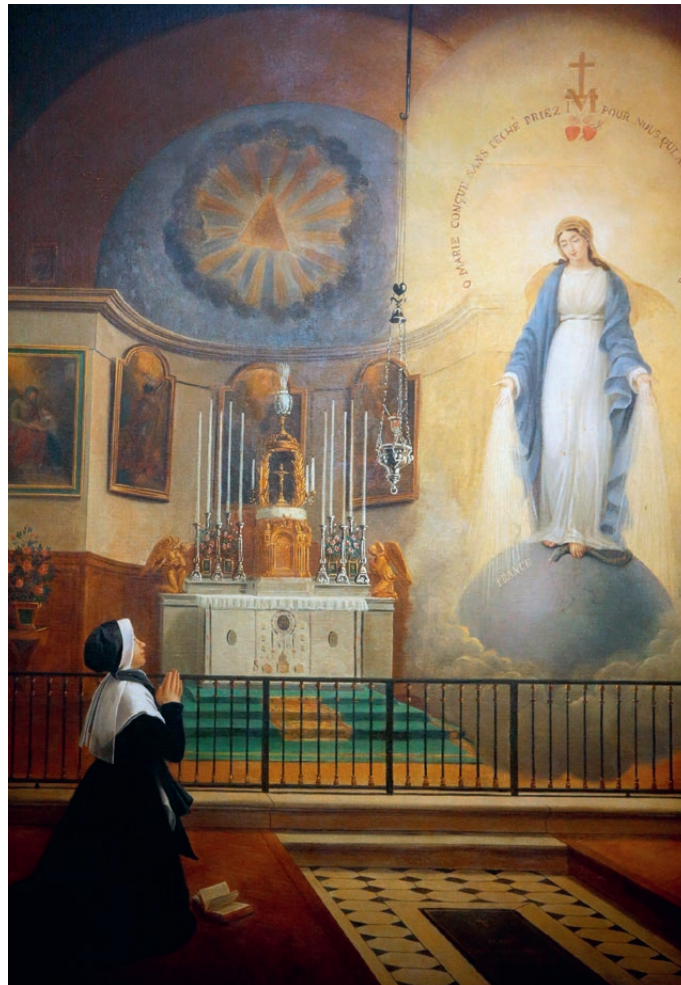
« Au premier abord, ces apparitions de lumière, ces montrances de Ciel, ces manifestations de la Vierge “belle comme le soleil” se différencient, et semblent faire bloc, chacune à part, indépendamment l'une de l'autre, comme le piédestal qui nous les offre, le roc ou la prairie, les marches d'un autel, le chêne vert ou le bleu de ciel qui les portent. » Elles s'égrènent dans le temps, se déroulent dans l'espace, dirait-on, comme autant de météores ou d'étoiles filantes, sans autre liaison que la toute-puissance divine qui les allume et en fait autant d'astres différents les uns des autres.

« Cependant, lorsque, par la pensée et une étude plus approfondie, on les rapproche, on ne tarde pas à découvrir le lien qui les unit, le fil ténu qui les relie et qui, sans les opposer ni les faire se contrarier ou se contredire, les réunit, les unifie, les continue, les universalise, comme les expressions nuancées d'une même Pensée, ou les chapitres qui se suivent d'un même Livre, le Livre d'or des merveilles accomplies par la Vierge Marie depuis sa glorieuse Assomption. »

(Père Victor Hostachy, m.s., *Unité, continuité, universalité des appa-*

ritions mariales approuvées par l'Église, Grenoble, 1943, p. 10-11)

Voilà qui exprime parfaitement ce que notre Père a appelé “l'Orthodromie mariale”, car ce missionnaire de La Salette, qui écrivait sous la Révolution nationale, avait compris que les messages de notre Reine ne sont pas intemporels, mais qu'ils s'inscrivent dans le cours tumultueux de notre histoire de France, et qu'ils sont destinés à ramener « son peuple » à la conversion : « Avec une constance admirable, Elle reviendra toujours à l'assaut des volontés rebelles pour les “soumettre” et détourner “le bras de la justice divine” prêt à frapper. Toujours, elle appuiera



Monsieur Aladel, confesseur de sœur Catherine Labouré, chargea le peintre Lecerf, en 1835, de représenter l'apparition de la Médaille Miraculeuse, à la Rue du Bac à Paris.

sur les mêmes points du litige entre son Fils et son peuple, pour donner la vraie solution. Et c'est ainsi que les diverses Apparitions mêlent leurs enseignements en un même et identique Message, éblouissant de clarté, ordonné et précis, composé d'ensembles et de détails qui ne seront toujours qu'un plus vibrant appel d'Amour. » (*ibid.*, p.15)

1830 : NOTRE-DAME DE PARIS

Tout commence à Paris, dans la chapelle des Filles de la Charité, Rue du Bac. Le choix de la Congrégation et de la chapelle n'est pas fortuit. En effet, depuis leur fondation au dix-septième siècle, les Filles de la Charité professent une fervente dévotion pour la Conception immaculée de la Sainte Vierge : « *Nous devons, disait leur fondatrice, honorer cette sainte Conception qui a rendu Marie si précieuse aux yeux de Dieu et croire qu'il ne tient qu'à nous d'être aidés de la Sainte Vierge en tous nos besoins.* »

Sainte Louise de Marillac la contempla en songe dans le mystère même de sa Conception, « *son être devant la Création du monde... commencement de la lumière que le Fils de Dieu devait apporter au monde* » (cf. *Un songe de sainte Louise de Marillac, et une pensée toute sienne de la Conception de l'Immaculée*, CRC n° 353, p. 33). De plus, cette chapelle de la Rue du Bac était dédiée au Sacré-Cœur de Jésus. C'est là que le Cœur du "Seigneur de Charité" comme on l'appelle dans la Congrégation, a voulu que le Cœur de sa Mère se manifeste en miséricorde, puissance et grâce, par l'intermédiaire d'une humble « *fillette de village* », comme les aimait Monsieur Vincent.

Catherine Labouré est une novice tout juste arrivée de sa Bourgogne natale, âme d'une extrême simplicité, mais forte, et qui, d'emblée, fut favorisée de grâces insignes : elle vit le cœur de saint Vincent, puis le jour de la Sainte Trinité, Jésus dans l'Eucharistie, en Roi et croisé, bientôt dépouillé de ses vêtements royaux, comme une préfiguration des proches événements à venir : Charles X, lieu-tenant de Jésus-Christ par son sacre à Reims, dont les troupes viennent de conquérir Alger, va devoir céder la place à Louis-Philippe l'usurpateur. Dans la nuit du 18 au 19 juillet, la novice est réveillée par son ange gardien, qui la conduit à la chapelle, où elle a un entretien de deux heures avec la Sainte Vierge, les mains posées sur ses genoux. La Reine du Ciel lui fait ses confidences, en pleurant : « *Les temps sont mauvais. Des malheurs vont fondre sur la France... sur le monde entier.* »

Ce n'était pourtant que la préparation à la grande manifestation du 27 novembre, qui a lieu dans la même chapelle, où sœur Catherine la contemple « *belle dans son plus beau* ». C'est l'Immaculée en lumière de gloire, – robe blanche, voile aurore, manteau bleu céleste –, qui écrase la tête du serpent mau-

dit et tient un globe entre ses mains dans l'attitude de la prière : « *Cette boule que vous voyez représente le monde entier, particulièrement la France et chaque personne en particulier.* »

Par son intercession, Elle est "Reine de l'univers", comme se plaira à dire la voyante, et « *quand elle priait, sa figure était si belle, si belle, qu'on ne pourrait la dépeindre.* » Bientôt, le globe disparaît, sous l'effet des rayons qui sortent des anneaux qu'elle porte aux doigts. Ses mains s'abaissent, et c'est alors la vision de la Vierge aux rayons, si expressive de sa Médiation universelle, car ces rayons sont le « *symbole des grâces que je répands sur les personnes qui me les demandent avec ferveur et confiance* ». En même temps qu'elle entend ces mots, la sœur entre dans les pensées du Cœur de l'Immaculée : « *Me faisant comprendre combien la Sainte Vierge était généreuse envers les personnes qui la prient, que de grâces elle accordait aux personnes qui les lui demandent, quelle joie elle éprouve en les accordant.* »

Un ovale se forme ensuite autour de l'apparition, avec ces mots : « *Ô Marie conçue sans péché, priez pour nous qui avons recours à vous.* » Le tableau se retourne, présentant au centre la lettre **M**, pour Marie, surmontée d'une croix avec une barre à sa base, l'autel de la Messe où se perpétue le Sacrifice de la Croix ; et au-dessous, les deux Cœurs, de Jésus couronné d'épines et de Marie Corédemptrice transpercé d'un glaive. On ne pouvait mieux résumer la mission de l'Immaculée, comme aussi rappeler et illustrer la doctrine enclose dans la consécration de 1638 et dans l'autel commémoratif du chœur de Notre-Dame de Paris. « *Faites frapper une médaille sur ce modèle, toutes les personnes qui la porteront avec confiance recevront de grandes grâces.* »

La confiance populaire dans la Médiation de Marie va connaître par ce moyen si simple, – qu'y a-t-il de plus anodin qu'une médaille ? – de prodigieux accroissements. La médaille, répandue à cent millions d'exemplaires en l'espace de dix ans ! fit tant de miracles qu'elle fut appelée "miraculeuse", comme une semence jetée en terre de France et dans le monde entier, pour y produire du fruit en abondance ; marquant chaque fois une victoire de Marie sur Satan, et préparant les esprits à la définition dogmatique de l'Immaculée Conception. Cette contre-révolution mariale déclenchée en 1830, – la date figure sur la médaille –, désamorçait d'avance une manœuvre diabolique, née cette même année de l'imagination enfiévrée de l'abbé Félicité de Lamennais : l'alliance contre nature de Dieu et de la Liberté moderne, de l'Église et de la Révolution, que Grégoire XVI condamna justement en 1832. Car l'"Avenir" de la Chrétienté, ce n'était pas « *Dieu et la Liberté* », mais Dieu ET Marie, en Marie, par Marie et pour Marie !

Les hommes d'Église ont été cependant assez lents à entrer dans ce dessein de grâce. Ne serait-ce que pour diffuser la médaille : c'est l'explosion de l'épidémie de choléra en mars 1832 qui décida les supérieurs de sœur Catherine, en accord avec l'archevêque de Paris, Mgr de Quelen, à la faire frapper ; ensuite pour ouvrir au public la chapelle de l'apparition, alors que la Sainte Vierge avait dit : « *Venez au pied de cet autel* » ; il fallut pour cela attendre cinquante ans ! La demande d'une représentation de la Vierge au globe fut également un véritable "martyre" pour la voyante. Enfin les Apparitions n'ont jamais fait l'objet d'une reconnaissance canonique, sinon d'une manière implicite par l'office concédé en 1894 et par la béatification de la voyante (1933) suivie de sa canonisation (1947), ce qui permet à certains théologiens de prétendre qu'« on n'est pas forcé d'y croire » !

Pourquoi cette lenteur à entrer dans les desseins du Ciel ? Mettre ainsi en avant l'Immaculée Médiatrice, lui accorder la première place, dérange-t-il à ce point la théologie, même la plus traditionnelle ?

1836 : « *CONSACRE TA PAROISSE...* »

Ce n'était pourtant qu'une première étape. Bientôt, à Notre-Dame des Victoires, devenue après la Révolution l'une des paroisses les plus abandonnées de la capitale, l'abbé Desgenettes reçoit en décembre 1836 une inspiration inattendue, en entendant une voix intérieure qui lui dit : « *Consacre ta paroisse au Très Saint et Immaculé Cœur de Marie.* » Il obéit, alors que cette dévotion ne lui disait rien, et ce moyen purement surnaturel, choisi par le Ciel, se montre d'une efficacité irrésistible. La paroisse est bientôt convertie et l'archiconfrérie du Cœur Immaculé de Marie, Refuge des pécheurs, très rapidement approuvée par le pape Grégoire XVI, s'étend au monde entier.

Six mois auparavant, le 1^{er} mai 1836, le curé d'Ars avait lui aussi consacré sa paroisse à « *Marie conçue sans péché* », suspendant au cou de la statue intronisée dans son église un cœur, dans lequel il inscrivit les noms de tous ses paroissiens, en même temps qu'il faisait représenter sur la porte du tabernacle le revers de la Médaille miraculeuse. Que voilà deux prêtres exemplaires, qui entraient à pleines voiles dans le dessein de Dieu.

Quel dessein de Dieu ? Tout simplement l'Épiphanie de Marie Immaculée, qu'avait annoncée prophétiquement au siècle précédent saint Louis-Marie Grignion de Montfort, dont on redécouvrit providentiellement en 1842 le manuscrit du « *TRAITÉ DE LA VRAIE DÉVOTION* » : « *C'est par la Très Sainte Vierge Marie que Jésus-Christ est venu au monde, et c'est aussi par Elle qu'il doit régner dans le monde... Dieu veut révéler et découvrir Marie, le chef-d'œuvre de ses mains, dans ces derniers temps.* »

À Rome, le 20 janvier de cette même année 1842, le juif strasbourgeois Alphonse Ratisbonne, nouveau saint Paul, était terrassé par l'apparition de l'Immaculée Conception, qui se montra à lui dans l'église Sant'Andrea delle Fratte, telle qu'elle figurait sur la médaille qu'un ami zélé, le baron de Bussièrès, l'avait pressé de porter : « *Elle ne m'a rien dit, mais j'ai tout compris.* » Il fonda peu de temps après avec son frère Théodore, qui était vicaire à Notre-Dame des Victoires, la « *Congrégation de Notre-Dame de Sion* », pour la conversion du peuple d'Israël. Un autre juif converti, le Père Libermann avait conçu de son côté une Congrégation missionnaire destinée aux nègres délaissés de l'île Bourbon et des Antilles, elle aussi sous le patronage du Saint Cœur de Marie, qui fusionnera bientôt avec la Congrégation des Spiritains, fondée au siècle précédent.

En Espagne, le Père Claret se fit le relais de l'archiconfrérie de Notre-Dame des Victoires et fonda les « *Fils du Cœur Immaculé de Marie* », tandis qu'à Nîmes, en 1845, l'abbé Emmanuel d'Alzon posait les bases de la *Congrégation des Augustins de l'Assomption*, après l'avoir consacrée à Notre-Dame des Victoires. Pie IX avait raison de déclarer à propos de cette Archiconfrérie née à Paris : « *C'est une pensée du ciel qui l'a produite sur la terre. Elle sera, dans ses mauvais jours, la ressource de l'Église. Établissez-la partout et dites qu'elle est l'œuvre de Dieu.* »

Mais... la face officielle de la France restait laïque et impie, donc hideuse aux yeux de Dieu, comme une carmélite de Tours, sœur Marie de Saint-Pierre, en eut communication en ces mêmes années. Cette âme privilégiée, à qui Notre-Seigneur avait recommandé : « *Appliquez-vous à honorer mon Cœur et celui de ma Mère, ne les séparez point* », reçut au début des années 1840 des demandes réitérées du Ciel pour que l'on fasse des réparations *publiques*, parce que les blasphèmes commis contre le Nom de Dieu et les manquements à la sanctification du dimanche étaient *publics*. L'humble carmélite eut toutes les peines du monde à « faire passer » le message du Ciel, l'archevêque de Tours, Mgr Morlot, ne voulant rien entendre. Ce message avait trait pourtant au salut de la France, « *qui ne me paie que d'ingratitude* », se plaignait Jésus. Alors, la sœur se plaignait à son tour : « *Ah, que je souffre d'être seule dépositaire d'une chose si importante à la France. Vierge Sainte, apparaissez dans le monde à quelqu'un et faites-lui part de ce qui m'est communiqué au sujet de la France.* »

En septembre 1846, sœur Marie de Saint-Pierre fut mystérieusement avertie que sa demande était exaucée. De ces communications "privées", la Vierge Marie, Régente de tout ce qui est de France, délaissant la capitale et se réfugiant dans ses lointaines montagnes, allait faire un message "public".

1846 : LA SALETTE

Le 19 septembre 1846, Elle apparaît à La Salette dans les Alpes à deux jeunes bergers, Mélanie quinze ans et Maximin onze ans, sans culture et presque sans piété.

C'est par eux, si représentatifs de « *son peuple* » d'alors, qu'Elle a choisi de s'adresser à ce dernier. Beaucoup à l'époque prétendaient parler au nom du peuple et le représenter, depuis Michelet qui, en janvier 1846, publiait son essai sur « *Le Peuple* », jusqu'à Victor Hugo et Karl Marx. Mais ce n'étaient là qu'idéologues et démagogues ; la Seule qui peut dire en vérité « *Mon peuple* », c'est la Sainte Vierge.

C'est en Reine qu'Elle apparaît sur la montagne, ornée d'un diadème de rayons et d'une couronne de roses surmontant la coiffe traditionnelle du pays, revêtue d'une robe pailletée d'or, mais une Reine en chagrin et comme en détresse, enchaînée par sa mission, puisqu'Elle porte sur son Cœur un crucifix avec un marteau et une paire de tenailles et une chaîne aux gros maillons.

Assise, la tête dans les mains, le visage en pleurs, Elle s'adresse aux bergers : « *Avancez, mes enfants, n'ayez pas peur : je suis ici pour vous conter une grande nouvelle.* » Les deux enfants s'étant approchés, Elle continue, toujours en patois des montagnes : « *Si mon peuple ne veut pas se soumettre, je suis forcée de laisser aller le bras de mon Fils. Il est si lourd et si pesant que je ne puis plus le retenir.* »

Au fur et à mesure que la belle Dame parle, et que ses paroles se gravent dans l'âme des enfants, se révèle son rôle d'intercession que nous avons vu déjà à la Rue du Bac, mais aussi la peine et la souffrance qu'Elle endure, quand on n'observe pas le carême, qu'on profane le Jour du Seigneur, qu'on blasphème son Nom. On pense aux *Impropères*, ces litanies de reproches que l'Église, d'une manière si poignante, met sur les lèvres de son Sauveur le Vendredi saint, et que notre Pastourelle reprend à son compte, avec ses larmes et son Cœur de Mère.



« *Depuis le temps que je souffre pour vous ! Si je veux que mon Fils ne vous abandonne pas, je suis chargée de le prier sans cesse pour vous ; et vous autres, vous n'en faites pas cas !* »

Mais Elle ajoute, toujours sur le ton de reproche :

« *Je vous ai donné six jours pour travailler, Je me suis réservé le septième et on ne veut pas me l'accorder.* »

Nouvelle parole qui fait choc, à tel point que, dans les premiers interrogatoires, des prêtres corrigeaient d'eux-mêmes : « *DIEU vous a donné... DIEU s'est réservé...* » Mais les petits rectifiaient : « *La Dame a*

dit : " JE vous ai donné... JE me suis réservé... On ne veut pas ME l'accorder." » La Sainte Vierge, car c'est Elle ! parle comme si Elle avait été présente sur le mont Sinaï ou au moment de la Création.

Pour qui connaît la Bible, c'est aussi de cette manière que parle la Sagesse dans le *LIVRE DES PROVERBES*. Nouvelle révélation fulgurante, au milieu d'une apparition qu'on croyait un simple rappel de la Loi de Dieu. La Sagesse, c'est l'Immaculée, qui dit d'elle-même : « *Le Seigneur m'a créée, au début de ses desseins, avant ses œuvres les plus anciennes.* » Et qui, dans le même chapitre, presse ses enfants de l'écouter, car il y va de leur salut : « *Écoutez l'instruction et devenez sages, ne la méprisez pas... Car qui me trouve*

trouve la vie, il obtient la faveur de Yahweh, mais qui pèche contre moi blesse son âme, et chérit la mort. » (Pr 8, 1-36) « *S'ils se convertissent,* continue la Belle Dame, *les pierres et les rochers se changeront en monceaux de blé, et les pommes de terre seront ensemencées par les terres.* »

Elle ajoute : « *Faites-vous bien votre prière, mes enfants ?* – *Pas guère, Madame,* répondent-ils embarrassés. – *Ah ! mes enfants, il faut bien la faire soir et matin ; quand vous ne pourrez pas mieux faire, dites un PATER et un AVE ; quand vous aurez le temps, il faut en dire davantage.* »

Elle semble tout reprendre par le début, afin de refaire l'éducation de son peuple dévoyé par de mauvais maîtres, puisqu'Elle dit aux bergers en les quittant et en s'élevant dans le ciel : « *Mes enfants, vous le ferez passer à tout mon peuple.* »

SIGNE DE CONTRADICTION

Hélas ! dans son peuple de France, le partage se fit entre ceux qui entendirent l'appel à la conversion et voulurent y correspondre, parce qu'ils aimaient la Sainte Vierge – même si la hiérarchie hésitait à prendre parti, tant la “*grande nouvelle*” annoncée était surprenante : c'est la première fois que la Sainte Vierge s'investissait à ce point pour le salut de son peuple –, et d'autre part, ceux qui dénigraient tout : la manière, les lieux, les messagers, sans compter les impies qui raillaient.

Parmi les premiers, combien de saints, de pasteurs et de simples fidèles ont voulu témoigner de leur dévotion à la divine Mère ! Dans un petit village de Champagne appelé Mesnil-Saint-Loup, un bon curé, saisi intérieurement par le nom de Notre-Dame de la Sainte-Espérance, le fit approuver par le pape Pie IX lors d'un voyage à Rome en 1852 et, à son retour, le 15 août suivant, il laissait échapper l'invocation : « *Notre-Dame de la Sainte Espérance, convertissez-nous !* » Cette prière entra dans les âmes, elle y resta. L'abbé André, le futur Père Emmanuel, obtint bientôt de Pie IX l'érection de sa petite association paroissiale, “la Prière perpétuelle”, en Archiconfrérie pour le monde entier, expliquant qu'elle était comme « *un écoulement d'amour du Saint Cœur de Marie* ».

C'est aussi le Père Jean-Baptiste Muard qui, en octobre 1846, à Venouse près de Pontigny dans l'Yonne, reçut l'inspiration de fonder une Congrégation *mariale* de bénédictins prêcheurs, qui bâtirent bientôt leur monastère à la Pierre-qui-Vire.

Entre-temps, le peuple de France avait été de nouveau saisi par la Révolution (février 1848), qui s'étendit comme une traînée de poudre à travers l'Europe entière. À Rome même, le pape Pie IX fut obligé de s'enfuir de la Ville éternelle et de se réfugier à Gaète, dans le royaume de Naples, après avoir vu son Premier ministre Rossi assassiné sur les marches de son palais du Latran. Cela lui ouvrit les yeux, lui qui croyait pouvoir désarmer les loups par de bonnes paroles et de sages réformes. Dès son retour dans la Ville éternelle, il promit de tout faire pour définir enfin le dogme de l'Immaculée Conception, consulta à cet effet les évêques, ce qu'on appela « *le Concile par écrit* », et promulgua enfin la bulle “*INEFFABILIS DEUS*”, le 8 décembre 1854. C'est le centre lumineux de ce long pontificat et même du siècle tout entier.

Le Pape aurait voulu joindre à cette définition dogmatique la condamnation des erreurs modernes, suscitées par Satan, pour bien montrer que c'est l'Immaculée qui lui écrase la tête et qui est victorieuse de toutes hérésies, mais cela ne se fit que dans un second temps, dix ans plus tard, avec l'encyclique *QUANTA CURA* et son résumé, le *SYLLABUS*.

Notre Père datait de cette courageuse et très nécessaire condamnation la cassure dans l'Église dont nous vivons encore : « *Tous les mauvais esprits ont commencé à perdre le respect de Pie IX et on voit maintenant que c'est à partir de ce Syllabus que, dans l'Église, une bordée d'hérétiques, ceux qui ne voulaient pas accepter, ont commencé à faire de la résistance.* »

L'écrivain Auguste Nicolas, converti du libéralisme, le remarquait aussi : « *La Vierge Marie est aujourd'hui la grande épreuve. On n'est pas indifférent à son égard et le parti qu'on prend influe sur la foi tout entière. Nous voyons tous les jours des âmes dont l'infidélité rejette la doctrine de l'Église touchant la Sainte Vierge et qui s'éloignent de la religion, comme nous en voyons d'autres qui, des extrémités de l'erreur, reviennent à la foi la plus fervente, du moment qu'elles adhèrent à cette doctrine et qu'elles en expérimentent la vertu. Par Elle, on entre et par Elle, on sort. Elle est la Porte : Janua cæli.* » (*LA VIERGE ET LE PLAN DIVIN*, 1856)

Pour ceux qui ont fait naufrage dans la foi et se perdent, la Sainte Vierge inspira à une sainte veuve de Belgique, Émilie d'Oultremont, de fonder à Strasbourg en 1857 la *Société de Marie Réparatrice*, avec cette belle vocation : « *Être comme Marie pour Jésus* », c'est-à-dire réparatrice à sa suite et à son exemple.

La définition dogmatique de l'Immaculée Conception provoqua en France un regain extraordinaire de ferveur mariale. Mgr Morlhon, l'évêque du Puy, décida d'élever au sommet du rocher Corneille une statue monumentale en l'honneur de Notre-Dame de France (voir page 21) ; Notre-Dame de la Garde à Marseille fut également couronnée d'une statue tournée vers la ville, vers le large et vers l'Afrique ; Notre-Dame de Boulogne enfin achevée vit son dôme orné d'une statue de l'Immaculée, sans oublier Notre-Dame d'Étang près de Dijon, du Rocher à Biarritz, du Mont-Dolent au sommet des Alpes, autant de signes tangibles de sa royauté sur le sol de notre patrie.

On voulut en même temps écrire l'histoire de la Sainte Vierge dans ses rapports avec la France, élever un monument littéraire qui fût l'équivalent de ces monuments de pierre. M. Hamon, l'éminent curé de Saint-Sulpice, assisté d'un comité d'historiens et d'archéologues, se mit à l'ouvrage et remplit bientôt sept grands volumes *in-octavo* ! (A.-J.-M. Hamon, *NOTRE-DAME DE FRANCE OU HISTOIRE DU CULTE DE LA SAINTE VIERGE EN FRANCE DEPUIS L'ORIGINE DU CHRISTIANISME JUSQU'À NOS JOURS*, Paris, Plon, 1866) « *Par l'étude, écrit-il, par des recherches longues et difficiles, j'ai parcouru tous les diocèses depuis le midi jusqu'au nord, depuis l'orient jusqu'à l'occident ; j'ai visité les villes et les campagnes, j'ai gravi les montagnes, je suis descendu dans les vallées, j'ai traversé les plaines...* »

Partout la Vierge Marie était là, honorée, aimée, répandant ses grâces :

« Vous êtes vraiment Notre-Dame de France ; vous l'êtes à double titre, et par l'amour que vous porte la France et par l'amour dont vous honorez la France. *Regnum Galliæ, regnum Mariæ.* Telle est la parole dont j'ai voulu prouver la rigoureuse et douce vérité ; je crois l'avoir prouvée. » Et il concluait : « Aimer et honorer Marie, c'est renouer le présent au passé, c'est continuer nos pères, c'est conserver le dépôt que nous tenons d'eux et cultiver l'héritage qu'ils nous ont légué ; comme au contraire être hostile ou seulement indifférent au culte de Marie, c'est renier nos pères, c'est être mauvais Français. »

1858 : LOURDES

Le 25 mars 1858, en la fête de son Annonciation, la Sainte Vierge faisait à son peuple de France un merveilleux cadeau en révélant à Bernadette, qui le réclamait de la part du curé Peyramale : son Nom, autant dire le secret de son Être, de son origine et de son éternité :

« *Que soy era Immaculada Conception. JE SUIS L'IMMACULÉE CONCEPTION.* » Comme si Elle apposait sa signature au bas de l'encyclique *Ineffabilis Deus* (Père Éphrem Longpré).

En prononçant ces paroles, témoignait sainte Bernadette, la Vierge, éclatante de blancheur et d'une extraordinaire jeunesse – une demoiselle de quinze, seize ans –, était « *entourée d'une lumière semblable au soleil, mais douce à regarder* ».

C'est le sommet vers lequel tendait le mouvement marial initié à la Rue du Bac. Mais le mot important, expliquait notre Père, n'est pas l'adjectif « *Immaculée* », c'est le nom « *Conception* ». « Si l'on comprenait positivement ce que la Sainte Vierge a voulu dire quand Elle ouvrit les bras, baissa les yeux puis les leva vers le ciel en disant : « *Je suis l'Immaculée Conception.* » Il y a dans ces quatre mots

quelque chose de formidable, de fascinant, qu'on n'a pas encore vraiment compris... »

Mais Lourdes, c'est aussi une suite de La Salette, où la Sainte Vierge avait invité son peuple à faire un sérieux examen de conscience.

S'était-il alors converti ? Pas vraiment... Comment donc s'y prendre avec cette génération rebelle, ce peuple ingrat qui se détourne de la Source des eaux vives et renie son alliance millénaire ?



STATUE DE L'IMMACULÉE CONCEPTION, ciselée en bronze doré par M. A. Calliat, couronnée et nimbée de son nom d'éternité, offerte par les catholiques français en réparation des outrages du romancier Émile Zola (*Lourdes, basilique du Rosaire, 1897*).

Quand on médite chacune des paroles prononcées par Notre-Dame à Lourdes, il semble que l'Immaculée Conception *mime* ce que doit faire son peuple, pour se remettre en règle avec son Dieu, ce à quoi l'Époux divin appelait déjà sa bien-aimée dans le Cantique des cantiques, pour qu'elle revienne à Lui et réveille son amour : « *Lève-toi, mon amie, ma belle, ma colombe, de la fente du rocher, de l'abri des roches escarpées !* » Depuis l'anfractuosité de Massabielle, c'est le même appel au « retour » à son Dieu.

Prière et pénitence. « *Priez Dieu pour les pécheurs... Pénitence ! Pénitence ! Pénitence !... Allez boire à la fontaine et vous y laver.* » L'eau jaillie du rocher de l'alliance, image du Cœur de Jésus, s'écoule par les mains et le Cœur de Marie Médiatrice. Tour

à tour, l'Immaculée sourit et pleure, – cela se voyait sur le visage de Bernadette comme sur un miroir –, elle sourit quand on fait ce qu'Elle demande, Elle pleure quand on ne le fait pas. Elle s'adresse aussi aux meilleurs de ses enfants, ceux qu'on appelle les « *Enfants de Marie* », dont Elle avait demandé l'institution à Catherine Labouré, et dont à Lourdes, Elle portait la livrée (robe blanche et ceinture bleue), mais aussi les petits, les malades, afin que tous prient et se sacrifient avec Elle, leur Co-rédemptrice, « *pour eux-mêmes et pour les autres* ».

Avec la révélation de son Nom et son sourire, – c'est par son sourire qu'un petit enfant commence

à connaître sa mère ! – c'est le Cœur de notre Reine qui s'ouvre et dicte les conditions de son Règne, depuis son antique terre de Bigorre, dont Elle a repris possession de la plus simple des manières.

« *Allez dire aux prêtres qu'on vienne ici en procession et qu'on y bâtit une chapelle.* » Les prêtres ont été avertis, les foules sont venues, ont mis en œuvre ce que la Vierge demandait : des processions en l'honneur du Rosaire et du Saint-Sacrement, des chapelets à n'en plus finir, des pénitences parfois héroïques. Et Lourdes est devenue la grande Cité mariale, le rendez-vous des catholiques français. Pas de tous, hélas ! les libéraux, comme Lacordaire et Montalembert, on ne les a pas vus monter à La Salette, ni venir s'agenouiller à la grotte de Lourdes, ils préféraient leurs salons parisiens... C'était la pente glissante vers l'apostasie.

Et la hiérarchie ? On sent qu'elle rechigne toujours à entrer dans les vues du Ciel. Bien sûr, le bon et sage Mgr Laurence, évêque de Tarbes, a reconnu les apparitions (18 janvier 1862), mais que de lenteurs, sous prétexte de prudence ! Le curé Peyramale en a souffert, le Père Marie-Antoine aussi, qui croyait que l'Immaculée Conception était venue pour remporter à Lourdes une victoire décisive sur Satan et bientôt écraser la Révolution, et l'ardent capucin n'épargna rien pour cela. Mais on ne peut pas dire que Lourdes ait produit tous les fruits de conversion que la Sainte Vierge attendait... À commencer par la politique, domaine que Satan a investi depuis 1789, où il règne en despote. Historiquement, c'est à ce moment-là que l'Empire de Napoléon III, d'autoritaire et de favorable à l'Église, est devenu libéral, ami des francs-maçons, favorisant l'unité de l'Italie au détriment de la Papauté, l'hégémonie de la Prusse contre la catholique Autriche.

UNE VIE OFFERTE À MARIE POUR LA FRANCE

Avant de voir où cela nous a menés, prenons une nouvelle fois le temps de parcourir la France mariale au milieu du dix-neuvième siècle. Partout la ferveur s'est réveillée, les sanctuaires ont été restaurés, ornés, agrandis, de nouveaux ont été bâtis, et les couronnements de statues ne se comptent plus, jusqu'à celle de Lourdes en 1876, avec une couronne offerte par les grandes familles et les petites gens, si riche, si belle, qu'elle sera appelée "la couronne de France".

Dans le Berry, au centre de la France, une autre dévotion a vu le jour, et se développe d'une manière spectaculaire, celle de Notre-Dame du Sacré-Cœur, propagée par le Père Jules Chevalier, fondateur des missionnaires du Sacré-Cœur à Issoudun (8 décembre 1854), et qui les plaça sous la protection de la Très Sainte Vierge, « *Souveraine Maîtresse du Sacré-Cœur* ». Pour cette innovation "exagérée", il fut dénoncé au Saint-Office, mais le Ciel lui donna bientôt raison.

Quelle aimable dévotion, qui annonce déjà celle du Cœur Immaculé de Marie, que le Ciel révélera à Fatima ! « *Par ce titre spécial*, disait le Père Chevalier, *nous reconnaissons l'ineffable pouvoir que le doux Sauveur Lui a donné sur son Cœur adorable. Nous supplions cette Vierge puissante de nous conduire Elle-même au Cœur de Jésus ; de nous révéler les mystères de miséricorde et d'amour qu'il renferme ; de nous ouvrir les trésors de grâce dont il est la source, de les répandre sur tous ceux qui l'invoqueront. De plus, nous nous unissons à notre Mère pour glorifier le Cœur de Jésus et réparer avec Elle les outrages dont ce divin Cœur est l'objet de la part des pécheurs.* »

Non loin de là, le curé de Châteauneuf-sur-Cher, l'abbé Ducros, voulait reconstruire son église paroissiale en ruines. En 1865, il eut une idée de génie : s'adresser aux enfants de France, en leur demandant de verser chacun deux sous (*dix centimes*), leur promettant en retour de prier la Sainte Vierge pour eux. L'entreprise réussit au-delà de toute espérance, beaucoup d'enfants donnèrent leurs "deux sous", et un jour, le curé reçut une lettre d'une petite fille du diocèse d'Autun jointe à son offrande : « *Vous nous annoncez, Monsieur le Curé, que le nouveau sanctuaire que vous élevez sera dédié à Notre-Dame des Enfants. Quel beau nom ! La Sainte Vierge, invoquée sous ce titre, se plaira à combler l'enfance des grâces les plus abondantes.* » Alors qu'il n'avait rien dit en ce sens, le bon curé y vit une expression de la volonté du Ciel. L'église restaurée devint le sanctuaire de *Notre-Dame des Enfants*, construite grâce au frère Hariolf, l'audacieux directeur des Frères des écoles chrétiennes du village, et bientôt le pape Pie IX autorisait l'érection d'une archiconfrérie (21 janvier 1870).

Dans ce tour de France marial, nous aurions pu croiser un pèlerin peu ordinaire, qu'on a surnommé "le chemineau de Notre-Dame" parce que, en l'espace de dix ans (1855-1865), il a visité tous les sanctuaires consacrés chez nous à la Sainte Vierge. Il s'appelait Charles Maire, c'était un jeune paysan de Franche-Comté, pieux, vertueux, courageux, qui voulait devenir religieux. Deux essais à la Trappe s'étant avérés infructueux, il reçut à Einsiedeln en Suisse l'inspiration de partir et de faire le tour des pèlerinages marials de France, en esprit de réparation pour l'impiété et l'immoralité grandissantes ; l'évêque de Besançon, Mgr Mathieu, lui en donna la permission, à condition qu'il revienne chaque année lui rendre compte.

Il commença par monter à La Salette, puis gagna l'Alsace, la Lorraine, la Champagne, parcourut les provinces du Nord, la Normandie, fit le tour de la Bretagne, traversa le Centre de la France, passa par Ars où il rencontra le Saint Curé, Fourvière et Le Puy, poussa une autre fois jusqu'aux Pyrénées, par Rocamadour, puis par les Landes, le Béarn et

la Bigorre, – à Lourdes, il parla à Bernadette –, le Roussillon, la Provence... Il allait à pied, s'astreignant à faire jusqu'à dix lieues par jour, mendiant son gîte, n'acceptant que du pain et de l'eau, dans une pauvreté radicale et une prière continuelle.

Un livre a été écrit sur lui : « *Une vie offerte à Marie pour la France.* » Oui, offerte en sacrifice, parce qu'il y a laissé la vie ; notre héroïque pèlerin est mort d'épuisement, comme un pauvre, comme un saint, à Pontarlier, le 3 janvier 1865. Le plus beau, c'est la prophétie qu'il fit un jour et qui vaut encore aujourd'hui : « *Ayons confiance et prions beaucoup. La France et l'Église retrouveront la paix et la gloire quand le Cœur Immaculé de Marie sera honoré, dans le monde entier, comme il convient.* » (Élie Maire, *La vie errante d'un montagnard comtois*, 1930, p. 230)

En 1870, quarante ans s'étaient écoulés depuis les apparitions de la Rue du Bac, l'espace d'une génération. Au cours de l'entretien du 18 au 19 juillet 1830, la Sainte Vierge avait dit à sainte Catherine Labouré : « *Mon enfant, le monde entier sera dans la tristesse. Le moment viendra où le danger sera grand, on croira tout perdu, là je serai avec vous, ayez confiance...* » À ces mots, « *je pensai*, raconte la voyante, *quand est-ce que ce sera ? J'ai très bien compris : quarante ans.* »

Quarante ans après, jour pour jour, c'était la folle déclaration de guerre à la Prusse, déclenchant le premier conflit franco-allemand, avec son cortège de calamités : la défaite de nos armées, l'invasion de la moitié Nord de la France, la guerre civile, les persécutions, mais la Vierge Marie était là, fidèle à son poste...

1871 : PONTMAIN

L'heure de la Justice avait sonné au cadran divin, comme en avaient le pressentiment tant d'âmes pieuses, qui répétaient à l'envi : « *C'est le secret de La Salette qui éclate sur nous.* » Et comme en eut révélation madame Édith Royer, favorisée de communications du Ciel à partir du mois de juillet 1870 : « *Un jour, un peu avant la fête de l'Assomption, à l'église de Saint-Rémy, je priais beaucoup la Sainte Vierge pour la France. Je crus la voir toute désolée, Elle me montra ses deux mains enchaînées, très serrées, et me fit comprendre qu'Elle ne pouvait nous secourir... Je ne la vis plus, et ensuite, je me trouvai en face d'une espèce de parc entouré d'une haie. Dans ce parc, un animal qui ressemblait à une brebis courait tout autour, poursuivie par un chasseur armé d'un bâton. Il chercha vainement une issue, et finit par tomber aux pieds du chasseur qui le terrassa. Je crus que cet animal était la France.* » (Maurice Berthon, *MADAME ROYER, UN MESSAGE DU SACRÉ-CŒUR*, 1946, p. 79)

Bientôt la divine Justice céda le pas à la Miséricorde, dont la Sainte Vierge était la Médiatrice, de

façon à attirer par amour plutôt que convaincre par violence et châtiment. Le 2 décembre 1870, Elle était sur le champ de bataille de LOIGNY, apparaissant au général de Sonis qui gisait, blessé, par un froid terrible, après la charge héroïque qu'il avait conduite à la tête des zouaves pontificaux, galvanisés par la bannière du Sacré-Cœur ; et puis surtout Elle apparaissait à PONTMAIN, le 17 janvier 1871, présidant l'inoubliable veillée de prières de la paroisse groupée autour de son bon curé, l'abbé Michel Guérin.

Ce même jour, dans le sanctuaire Notre-Dame d'Espérance de Saint-Brieuc, un vœu était prononcé pour demander l'arrêt de l'invasion, encouragé par le chanoine Prud'homme, celui qui avait composé le cantique à Notre-Dame d'Espérance, et qui s'écriait : « *Prions, prions beaucoup, faisons pénitence. Mais que rien n'abatte notre courage. Espérons, espérons, la miséricorde viendra, elle viendra par Marie.* »

De même, au sanctuaire parisien de Notre-Dame des Victoires, à Paris, le vicaire Amodru pressait les fidèles accourus de faire un vœu pour que Paris ne tombe pas aux mains de l'ennemi. Et on l'entendit s'écrier : « *Les générations futures devront savoir qu'aujourd'hui entre 8 heures et 9 heures du soir, tout un peuple s'est prosterné aux pieds de Notre-Dame des Victoires, et a été sauvé par elle.* »

Comme si toutes ces prières éparses dans le pays avaient eu le pouvoir de se condenser quelque part en un signe de lumière, une Grande Dame, incroyablement belle, vêtue, comme la nuit, d'un bleu profond parsemé d'étoiles d'or, entourée d'une mandorle de gloire, s'immobilisait entre le ciel et la terre de l'humble paroisse de Pontmain, en Mayenne. Son message n'est pas à proprement parler nouveau, mais il s'inscrit dans la suite des précédentes apparitions et actualise la « *grande Nouvelle* » annoncée depuis quarante ans par notre Reine, confirmant ses promesses, témoignant de son inlassable sollicitude.

La robe bleue constellée d'étoiles qu'Elle porte à Pontmain et sa couronne d'or traversée d'un liseré rouge disent sa Royauté ; le voile noir exprime sa compassion ; Elle étend ses mains, comme à la Rue du Bac, pour répandre ses grâces sur ceux qui la prient, et porte sur son Cœur la petite croix rouge des zouaves pontificaux, qui viennent de se sacrifier pour la Patrie. Tandis que la foule chante le *PARCE DOMINE*, elle serre entre ses mains un grand crucifix rouge, qui rappelle celui qu'à La Salette, Elle portait sur sa poitrine. Et surtout la Belle Dame, si belle que les petits voyants auraient voulu sauter jusqu'à elle, insiste pour que ses enfants ne se lassent pas de prier, comme Elle de son côté ne cesse de prier :

Mais priez, mes enfants,

Dieu vous exaucera en peu de temps •

Mon Fils se laisse toucher.

À chaque fois que le bon curé Guérin indiquait un nouveau chant, une prière, se produisait une nouvelle phase de l'apparition.

Pendant la récitation du chapelet, la Sainte Vierge grandit, et chaque *Ave Maria* voyait une étoile s'imprimer, les enfants disaient « *se taper* », sur sa robe ; au chant *Mère de l'Espérance*, Notre-Dame sourit de son plus beau sourire, accompagnant même la mesure de ses doigts ; pendant le cantique *Parce Domine*, les enfants virent une tristesse indicible se peindre sur son visage, comme jamais ils n'en avaient vu et n'en verront jamais plus. Le sourire revint, au chant de l'*Ave Maris Stella*.

Tout se passait de nuit, mais une nuit constellée d'étoiles évoluant dans le Ciel d'une manière féérique aux ordres de leur Souveraine. Celle-ci personnifiait une fois de plus la Sagesse, qui se tient auprès du trône de Dieu, et en son Nom régit l'univers : « *Les étoiles brillent à leurs postes, et elles sont dans la joie ; il les appelle, et elles disent : " Nous voici !" et elles brillent joyeusement pour Celui qui les a créées.* » (Ba 3, 34-35)

L'Église n'a pas tardé cette fois pour diligenter une enquête sur les faits merveilleux de Pontmain, tout fut mené selon les règles, et le 2 février 1872, un peu plus d'un an après l'apparition, Mgr Wicart, évêque de Laval, reconnaissait que « *l'Immaculée Vierge Marie, Mère de Dieu, a véritablement apparu, le 17 janvier 1871, à Eugène Barbedette, Joseph Barbedette, Françoise Richer et Jeanne-Marie Lebossé, dans le hameau de Pontmain* ».

Reprenons notre chronologie. Quand l'apparition eut lieu, l'épreuve touchait à sa fin, c'était écrit dans le ciel. De fait, les Allemands ne dépassèrent pas Laval. Le 22 janvier, ils se retiraient, le 28 l'armistice fut signé à Versailles. Les trente-huit soldats mobilisés de Pontmain rentrèrent tous, sains et saufs. Pour le pays, la leçon a été rude, mais sera-t-elle salutaire ?

La France va-t-elle enfin comprendre qu'il lui faut revenir sincèrement à Dieu, « *Gallia pœnitens et devota* », comme un bandeau le rappellera bientôt dans la basilique du Vœu national à Montmartre ? Tant de saintes âmes l'espèrent en France...

Le curé de Pontmain écrit le 20 septembre 1871 au comte de Chambord, l'héritier légitime de Charles X :

« *Combien nous serons heureux, Sire, de vous avoir*

un jour pour Roi choisi par la divine Providence pour rétablir la paix, la confiance et faire fleurir la religion dans cette belle France ! Nous attendons ce moment avec le désir le plus ardent. Nous supplions Dieu par l'entremise de Marie, Notre-Dame de Pontmain, qu'Il daigne exaucer nos prières... »

Ce n'est pas là mélange incongru de temporel et de spirituel, c'est l'évidence : pour que la Sainte Vierge règne en France, il faut à notre pays un chef légitime et des institutions catholiques. Ils le pensaient tous : sœur Catherine Labouré, l'abbé Desgenettes à Notre-Dame des Victoires, Mgr de Bruillard à Grenoble, le curé Peyramale à Lourdes, etc. Mais 1872, 1873 passent, avec de grands pèlerinages à La Salette, à Lourdes et à Chartres, sans que le roi revienne...



Premier vitrail représentant l'apparition de la Vierge aux étoiles, à Pontmain, le 17 janvier 1871.

« LA MALADIE DE LA VIGNE »

Le 8 juin 1873, puis de nouveau un mois après, le 8 juillet, Notre-Dame apparaît dans le Languedoc à un brave vigneron de Saint-Bauzille de la Sylve, Auguste Arnaud, qui travaillait à la fraîche le dimanche matin, avant d'aller à la messe.

Elle lui reproche en dialecte occitan de travailler le dimanche et d'avoir « *la maladie de la vigne* ». C'était l'époque où le phylloxéra, insecte piqueur importé des États-Unis, ravageait toute la viticulture française et européenne. Il avait comme caractéristique de pourrir les pieds de vigne par la racine, qui se desséchait et ne faisait plus monter la sève dans les sarments. Quel figuratif puissant !

Le remède proposé par la Gardienne de nos vignes et de celle du Seigneur était tout simple : « *Vous placerez une croix chargée d'une Vierge au fond de la vigne... Vous y viendrez chaque année en procession... ainsi qu'à Saint-Antoine et à Notre-Dame des Grâces.* » C'étaient les deux pèlerinages proches de Saint-Bauzille. Ce que fit le brave Auguste, bientôt imité des fidèles de la région. Le message de "Notre-Dame du Dimanche" est donc simple, et pourtant les esprits se divisèrent à son sujet, jusqu'au sein de la commission ecclésiastique nommée par l'évêque de Montpellier, Mgr de Cabrières, qui du coup ne reconnut pas l'apparition.

Cette division, sœur Marie de Jésus crucifié, la carmélite arabe favorisée elle aussi de lumières surnaturelles, en avait eu l'image. À Pau, le 26 mai 1873, elle vit la France « *comme un champ arrosé par la pluie, éclairé et échauffé par le soleil ; mais la terre était couverte de mauvaises herbes, parmi lesquelles il y en avait quelques-unes de bonnes. J'ai dit à Jésus : Seigneur, pourquoi laissez-vous ces mauvaises herbes ? – Je les laisse, parce que les bonnes sont encore trop faibles ; elles ont leurs racines liées avec les mauvaises. Si j'arrache les mauvaises, les bonnes seront endommagées et elles se flétriront. Quand les bonnes seront plus fortes, j'arracherai tout ce qu'il y a de mauvais...* »

Deux ans ne sont pas écoulés que la République est définitivement instaurée. Les 20 février et 5 mars 1876, les élections législatives marquent la défaite des conservateurs et des monarchistes et l'arrivée en masse des républicains radicaux à la Chambre, ce qui annonce des jours sombres. Que faire ?

– S'armer de patience, de calme, de courage, et redoubler de dévotion envers les saints Cœurs de Jésus et Marie. C'est le sens des apparitions peu connues, mais si importantes pour notre orthodromie mariale, de Pellevoisin, petit village du Berry au centre de la France, au cours de l'année 1876.

1876 : PELLEVOISIN

La Sainte Vierge y est apparue quinze fois à une jeune domestique de la famille La Rochefoucauld, Estelle Faguette, qu'elle guérit miraculeusement d'une tuberculose avancée, le 19 février, qu'elle chargea d'une mission et favorisa d'une révélation qui s'accorde parfaitement avec celles de ses autres manifestations. Pour ainsi dire, Pellevoisin fait inclusion avec la Rue du Bac, après les trois manifestations extérieures, "en plein air", de La Salette, Lourdes, Pontmain.

Si la Sainte Vierge a guéri Estelle, c'est pour qu'elle « *publie sa gloire* », d'abord en plaçant un ex-voto dans l'église du village : « *J'ai invoqué Marie au plus fort de ma misère, Elle m'a obtenu de son Fils ma guérison entière.* » Cette guérison authentifiée par des témoins dignes de foi et par deux rapports médicaux, fut suivie chez elle d'une conversion spi-

rituelle, sous la direction de la Vierge, Maîtresse de sagesse et merveilleuse pédagogue. Elle lui enseigna, comme à Catherine Labouré, comment être fidèle dans ses résolutions, ne pas perdre les grâces qui lui sont accordées, se conduire dans ses peines :

« *“ Si tu veux me servir, sois simple et que tes actions répondent à tes paroles.” Je lui ai demandé si, pour la servir, je devais changer de position. Elle m'a répondu : “ On peut se sauver dans toutes les conditions ; où tu es, tu peux faire beaucoup de bien et tu peux publier ma gloire.” »*

Mais en quoi consiste la gloire de l'Immaculée qu'il faut publier ? – Dans sa Miséricorde, avec ces mots d'une profondeur abyssale, qui confirment l'intuition du Père Chevalier à Issoudun, et qui ont la force de la révélation de la grotte de Massabielle et de celle du Buisson ardent dans l'Ancien Testament : « *JE SUIS TOUTE MISÉRICORDIEUSE ET MAÎTRESSE DE MON FILS.* » (troisième apparition) Et encore : « *Son Cœur a tant d'amour pour le mien qu'il ne peut refuser mes demandes. Par moi, il touchera les cœurs les plus endurcis.* » (septième apparition, 2 juillet)

Cette union coopérante, cet échange d'amour entre les Cœurs de Jésus et Marie est au cœur du message de Pellevoisin, comme il est au cœur de l'orthodromie divine et mariale sur notre pays. La Sainte Vierge portait Elle-même sur sa poitrine un scapulaire sur lequel Estelle vit lors de la dernière apparition le Cœur de Jésus palpitant et transpercé, d'où jaillit le Sang et l'eau, Cœur couronné d'épines et surmonté de la croix, d'où s'échappent de vives flammes, symboles de l'amour. « *Depuis longtemps, les trésors de mon Fils sont ouverts, qu'ils prient* » (neuvième apparition, 9 septembre). Et puis : « *J'aime cette dévotion. C'est ici que je serai honorée.* » Ici, c'est-à-dire dans le Cœur de Jésus... Dans cette confidence, quelle révélation brûlante, déjà, du Cœur Immaculé de Marie !

Au cours des apparitions de juillet et de décembre, la Vierge apparaît entourée d'une guirlande de roses tandis que, de ses bras étendus, une pluie de grâces se répand sur ceux qui acceptent de porter la « *livrée de son Fils* », à savoir le scapulaire du Sacré-Cœur – « *et dans chacune de ces gouttes, il me semblait voir les grâces écrites telles que : piété, salut, confiance, conversion, santé...* » –, mais cette livrée est pour un combat, dont Estelle eut révélation en deux visions mystérieuses, qui annonçaient un avenir sombre pour la France et pour l'Église.

Le 15 septembre, la Sainte Vierge réitère ses plaintes de La Salette : « *“ La France, que n'ai-je pas fait pour elle ? Que d'avertissements, et pourtant elle refuse encore d'entendre. Je ne peux plus retenir mon Fils.” Elle paraissait émue en ajoutant : “ La France souffrira.” Elle appuya sur ces paroles. Puis Elle s'arrêta encore et reprit : “ Courage et confiance.” »*

La Vierge, pourtant « toute miséricordieuse », fit voir à sa confidente « une nouvelle guerre et beaucoup de sang versé » : c'était la Grande Guerre, annoncée quarante ans à l'avance ! De même qu'une Révolution : « Dans un plan à part, j'apercevais des gens en colère avec des habits en désordre, suivant un chef au front chauve qui les menait. Je pensais alors à une révolution... » Estelle Faguette révélera cela en 1916, et l'année suivante éclatait la Révolution russe, menée par Lénine, chef au crâne dégarni.

L'Église était aussi concernée, ce 15 septembre 1876. « *Je te tiendrai compte des efforts que tu as faits pour avoir le calme ; ce n'est pas seulement pour toi que je le demande, mais aussi pour l'Église et pour la France. Dans l'Église, il n'y a pas ce calme que je désire.* » Elle soupira et remua la tête, en disant : « *Il y a quelque chose...* » Elle s'arrêta. Elle ne me dit pas ce qu'il y avait, mais je compris tout de suite qu'il y avait quelque discorde. Puis elle reprit : « *Qu'ils prient et qu'ils aient confiance en moi.* » »

Grâce à la biographie récente de Sylvie Bernay (ESTELLE FAGUETTE, LA VOYANTE DE PELLEVOISIN, 2021), on arrive à recomposer cette annonce prophétique, qui a trait à une « discorde » ou zizanie introduite dans la sainte Église, y provoquant une « cassure » de plus en plus profonde, et qui avait pour sujet... la Vierge Elle-même, comme une révélation des cœurs ! Estelle

quant à elle ne varia jamais dans sa foi, accomplissant sa mission avec la droiture et l'intégrité qui la caractérisaient. « *Moi, je ne suis rien, disait-elle, ma mission est le commandement de la Mère toute Miséricordieuse... C'est un honneur de souffrir pour la Sainte Vierge.* » En quoi elle fut une figure de la France fidèle à sa Reine.

« AIMER ET FAIRE AIMER MARIE. »

Car la France aime Marie, depuis toujours. C'est dans sa vocation, son caractère et l'élan le plus profond de son âme. Un de nos poètes, moderne Villon, l'a traduit en beaux alexandrins, le jour de la fête de l'Assomption 1874. Paul-Marie Verlaine était alors en prison, « faible et bien méchant encore », mais il se tourna vers Elle et composa « SAGESSE » :

« *Je ne veux plus penser qu'à ma mère Marie,
Siège de la Sagesse, et source des pardons,
Mère de France aussi, de qui nous attendons
inébranlablement l'honneur de la Patrie...* »

JE NE VEUX PLUS AIMER QUE MA MÈRE MARIE. »

Nos Français savaient l'aimer, mais aussi la faire aimer, partager leur amour de la Vierge sans pareille. Terminons par un tour rapide de nos missions. À la fin du dix-neuvième siècle, sur les 6 500 missionnaires répartis dans le monde, 4 500 étaient Français !



Triptyque des apparitions de Pellevoisin, entre la guérison miraculeuse d'Estelle Faguette (19 février) et le don du scapulaire du Sacré-Cœur (8 décembre 1876) : « *Contemplez-la sur cet autel ; que porte-t-elle sur son Cœur et que veut-elle placer sur le nôtre ? le Cœur de Jésus ! Le bouclier de la victoire ! Quand nos héros vendéens et nos héros de Patay ont placé le Cœur de Jésus sur leur poitrine, qui a pu arrêter ces géants ?... Des roses l'environnent. Ce sont les roses dont l'Église et la France, sauvées elles aussi bientôt miraculeusement par Marie, ceindront leur tête victorieuse.* » (Père Marie-Antoine, pèlerinage de 1894)

Commençons par l'Afrique du Nord, qui avait connu de si beaux jours aux premiers siècles du christianisme et qui, grâce à la conquête de 1830, pouvait renouer avec sa foi chrétienne et mariale. Une ancienne mosquée d'Alger fut transformée en église, sous le vocable de Notre-Dame des Victoires, par le premier évêque, Mgr Dupuch. Puis, ce fut Notre-Dame du Bon-Secours à Mers-el-Kébir, Notre-Dame de l'Atlas à Staouéli, Notre-Dame du Salut à Oran, sur la montagne de Santa Cruz, parce qu'elle délivra la ville du choléra lors de l'épidémie de 1848.

Dans la banlieue d'Alger, deux humbles Lyonnaises avaient installé un nouveau Fourvière dans une grotte appelée "le Ravin". Peu à peu, les fidèles en prirent le chemin. Le deuxième évêque d'Alger, Mgr Pavy, désirant « *étendre à l'Algérie le vœu de Louis XIII* », acheta alors le promontoire qui termine la vallée des Consuls et y fit construire un sanctuaire. Ce fut bientôt la belle église de Notre-Dame d'Afrique qui, sur la rive méridionale de la Méditerranée, fait pendant à celle de Notre-Dame de La Garde à Marseille, et marque l'Afrique recouvrée du sceau de Marie. Mgr Pavy y fonda une Archiconfrérie, dont l'invocation était : « *Cœur Immaculé de Marie, priez pour nous et pour les pauvres infidèles !* » Et les musulmans n'étaient pas les derniers à venir faire brûler des cierges devant son image.

En Afrique noire aussi, les Spiritains prêchaient l'amour de la Sainte Vierge, ils avaient fusionné avec la jeune Société du Saint Cœur de Marie du Père Libermann. « *L'esprit apostolique*, disait celui-ci, *où pourrions-nous le trouver plus parfait et plus abondant, après Notre-Seigneur, que dans le Cœur de Marie, Cœur éminemment apostolique et tout enflammé de désirs pour la gloire de Dieu et le salut des âmes.* » De même à l'île Maurice, avec le Père Désiré Laval, tandis que Madagascar devenait "Terre de l'Immaculée", grâce aux Jésuites de la Réunion.

L'Océanie fut évangélisée par les Pères des Sacrés-Cœurs de Jésus et Marie, bientôt rejoints par les Maristes, à qui leur fondateur avait ordonné : « *Soyez toujours empressés à mettre sous la protection de Marie et à lui consacrer chacune des îles où vous irez, y laissant une médaille ou une image de cette Reine du Ciel, en signe du domaine qu'Elle a sur cette île et de la consécration que vous lui en faites.* » Saint Pierre Chanel, leur premier martyr, écrivit de son sang sa devise : « *Aimer Marie et la faire aimer.* » Et bientôt ce furent les Pères d'Issoudun, qui firent là-bas connaître et aimer Notre-Dame du Sacré-Cœur.

Au Japon, en 1865, le Père Petitjean des Missions étrangères de Paris (M.E.P.), installées à Nagasaki, eut la surprise de retrouver des chrétiens rescapés de deux cent cinquante ans de persécutions, dont le signe distinctif était l'amour de la Sainte Vierge. « Le

temps de réciter un Pater, trois femmes de cinquante à soixante ans viennent s'agenouiller près de lui et l'une d'elles lui dit, la main sur la poitrine : « *Notre cœur à nous tous qui sommes ici, est le même que le vôtre.* – *Vraiment*, répond le missionnaire. *D'où êtes-vous donc ?* – *Nous sommes d'Urakami.* Et aussitôt elle demande : *Sancta Maria no go-zô wa doko ? Où est l'image de Sainte Marie ?* À ce nom béni, M. Petitjean n'a plus de doute, il est en présence de descendants des anciens chrétiens du Japon. Pressé par eux comme des enfants qui ont retrouvé leur père, il les conduit à l'autel de la Vierge. *Oui, c'est bien Sancta Maria !* s'écrient-ils à la vue de la statue. *Voyez sur son bras On-Ko Jesus-sama, son auguste Fils Jésus !* »

À Pondichéry, aux Indes, le P. Darras, conquis par la lecture de *l'Histoire de Notre-Dame de Lourdes* de Lasserre, transforme une montagne dédiée aux démons, *Satan Maley*, en « *Montagne de Notre-Dame de Lourdes* » et, de ce jour, la pêche des âmes s'est faite miraculeuse. En Chine, grâce aux Lazaristes et aux M.E.P., le culte de Notre-Dame de Lourdes, de La Salette, de Liesse ! se répand parmi les néophytes, avec de vrais miracles de protection et de guérison, tout comme chez nous. Au Tonkin, en Annam, qui vont former l'Indochine française, toutes les églises, même les plus humbles sous leur toit de paillote, possèdent une image de Marie : Notre-Dame de Lourdes ou Notre-Dame du perpétuel secours. On appelle les villages où la dévotion est particulièrement fervente et unanime, « *les villages qui aiment Marie* »...

À la Martinique, est fortement implanté le culte à Notre-Dame de la Délivrande. Parce qu'un ancien chapelain de La Délivrande près de Bayeux, Mgr Leherpeur, nommé évêque des Antilles, fut pendant la traversée sauvé d'un naufrage, après avoir fait le vœu de lui édifier un sanctuaire. Notre-Dame de la Délivrande est aujourd'hui patronne de l'île. On retrouve ce culte à l'île Maurice, en Polynésie, au Sénégal, dont elle est la Patronne, au Japon, et jusqu'au Grand Nord canadien, puisque la première mission au pays des *Inuits* lui fut consacrée...

Concluons ce survol trop rapide d'un siècle où l'Immaculée fut régente de France, en citant le chanoine Coubé, au Congrès marial du Puy en 1910 :

« *Par ses apparitions en France au dix-neuvième siècle, par les grâces de ses jubilés, par les miracles qu'elle multiplie chaque année à Lourdes, la Vierge montre qu'elle ne nous abandonne pas et qu'elle veut toujours être Reine de France. Si notre pays devait bientôt périr, Elle irait ailleurs se choisir une nation, un trône. Mais non, nous sommes toujours sa nation et son trône reste toujours parmi nous, solide comme le rocher qui soutient ici sa statue. Et pendant des siècles encore, on y chantera : SALVE, REGINA !* »

(*Père Thomas de Notre-Dame du Perpétuel Secours et du Divin Cœur.*)



« L'ESPÉRANCE NE DÉÇOIT PAS » (Rm 5, 5)

CETTE devise de l'année jubilaire convient spécialement à notre Phalange au moment décisif d'un changement de pontificat. Pendant douze ans, frère Bruno nous a fait prier avec persévérance pour la conversion du pape François, pour le salut de son âme. Quelques jours après sa mort, la lettre d'une phalangiste sut exprimer la ligne de crête de notre espérance surnaturelle, d'une double fidélité à la vérité de la foi et à la charité de l'Église, nouée dans le Cœur Immaculé de Marie.

« Frère Bruno m'avait dit combien au début de son pontificat il avait apprécié le pape François comme Pasteur. Le Père parti, c'est à notre frère qu'est revenu le rôle de décrypter le Pape et d'être pour lui la voix de l'Église et de lui enseigner la Voie de la Sainte Vierge et de son Cœur Immaculé. »

« Dépassant le mépris et la méchanceté qui ont vite gagné les traditionalistes devant les incartades de François, frère Bruno nous a montré comment nous ouvrir auprès de la Sainte Vierge de notre profonde peine et de notre sentiment d'abandon et nous avons prié avec ardeur pour notre Pape. Et s'il a pu trouver une place au purgatoire, c'est à n'en pas douter grâce à la Contre-Réforme catholique qui, en la personne de frère Bruno, le reconnaissant pour Pape au lieu de l'insulter, rédigea une série de suppliques au Saint-Père, l'adjurant de répondre enfin aux demandes du Ciel en sa qualité de chef de l'Église. Le pape François avait miraculeusement fait la consécration de la Russie... ce qui le sauvera (?) et sauvera l'Église. On le sait, il avait reçu la lettre de frère Bruno et il l'a sûrement emportée Là-Haut comme viatique. Veuillez remercier frère Bruno de nous avoir donné une si belle prière à la Sainte Vierge pour notre Pape et la Sainte Église ! »

Notre divin Sauveur, par une douce miséricorde, n'a pas voulu nous laisser orphelins à la mort du Saint-Père. Par l'ostension de sa Sainte Tunique, à Argenteuil, il paraît être venu lui-même assurer l'interrègne, dans l'attente de l'élection du nouveau pape. Le 1^{er} mai, notre groupe de quelques centaines de phalangistes s'est mêlé à la foule innombrable et recueillie pour adorer cet ostensor du Précieux Sang,

relique insigne de la Passion du Christ. Cette circonstance nous rappelait la conjonction, en 1978, de l'ostension du Saint Suaire de Turin et de l'élection du bienheureux Jean-Paul I^{er}.

Le 8 mai parut le pape Léon XIV à la loggia de Saint-Pierre. Il est aussitôt devenu à son tour la cible prioritaire de nos prières. Très opportunément, au cours de notre retraite de Semaine sainte, nous avions entendu le Père préciser notre espérance :

« Il n'y a de salut en personne aujourd'hui, c'est évident ! C'est l'heure des ténèbres. Pas plus que, au Samedi saint, il n'y avait, à part la Vierge Marie, de salut en personne. L'Église n'allait pas se refaire miraculeusement sur l'énergie de saint Pierre, de saint Jean, des Apôtres, des Saintes Femmes. Il n'y avait plus personne (...) ! »

« Mais autant je dis que nous sommes indignes – que ce soient Mgr Lefebvre, moi, le Pape ou les cardinaux –, autant j'affirme que s'il y a une chose qui est vraie à l'époque actuelle, une doctrine de salut qui assure le maintien de la Foi catholique, c'est la Contre-Réforme catholique, c'est d'être catholique, mais de Contre-Réforme ! C'est vrai comme un théorème. »

« Nous ne ferons pas de miracles mais, quand le Ciel voudra, c'est cela qui triomphera des hérésies et des schismes divers dans lesquels les hommes se trompent eux-mêmes et trompent les autres. » (OÙ SUIS-JE DANS CETTE PASSION ? 4^e conférence, 1989)

Nous gardant du désespoir, de la présomption ou d'un vain optimisme, guidée par les enseignements de notre Père et les promesses de Fatima, voilà quelle est notre belle espérance, dont jaillit la prière militante.

Or, cette doctrine de Contre-Réforme a déjà été mise en œuvre par un saint pape, à l'orée de la grande apostasie : par saint Pie X, « le phare du vingtième siècle ». C'est pourquoi nous regarderons avec les deux cents jeunes phalangistes qui participeront à la session de la Pentecôte la série de conférences que notre Père consacra en 1988 à son œuvre salutaire.

Après avoir vénéré la Sainte Tunique, nous nous rappelons la prophétie d'un frère coadjuteur jésuite voyant passer le patriarche de Venise : *« Voilà un Sarto [un tailleur] qui ajustera bien les vêtements de l'Église ! »* Puissions-nous nous exclamer bientôt, par la grâce de l'Immaculée : *Nous avons un Prevost qui ramène l'ordre dans la Cité sainte !*

(frère Guy de la Miséricorde.)